

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

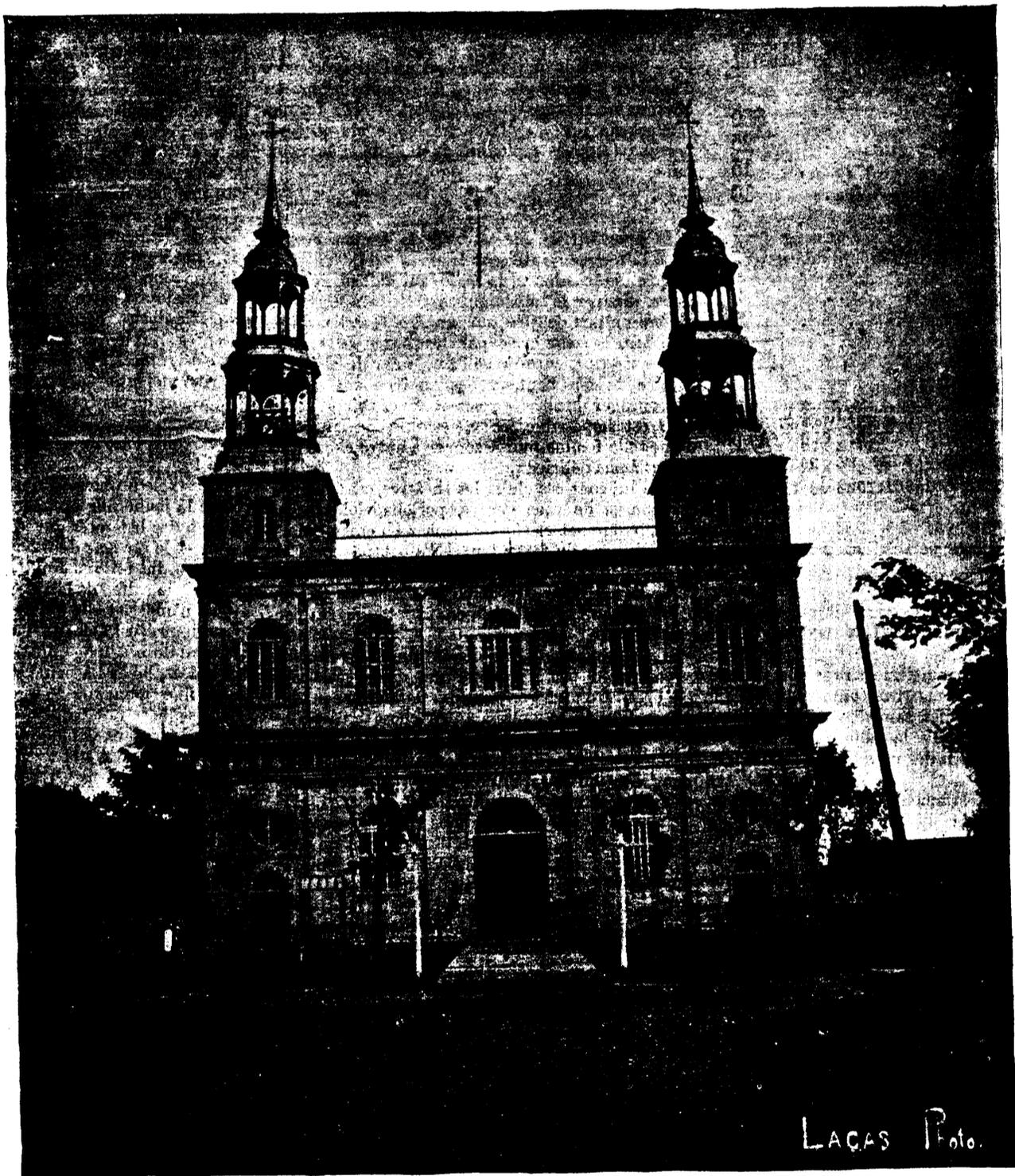
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 378.—SAMEDI, 1^{ER} AOUT 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES EVENEMENTS DE 1837-38.—ÉGLISE ACTUELLE DE SAINT-EUSTACHE, TELLE QUE RESTAURÉE.—VUE DE LA FAÇADE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er AOUT 1891

SOMMAIRE

TEXT 4.—Nos primes.—Causerie, par Gilberte.—Bibliographie, par J.-B. Chatrian.—La Mémoire, par Francisque Sarcey.—Tiens bon ! Roman canadien inédit : Un amour sous les frimas, par Louis Tesson.—L'église de Saint-Eustache, par Dr Charles-V.-E. Marcil.—Mathématiques amusantes : Ce que c'est qu'un million, par Paul Calmet.—Poésie : La mort de Chénier, par Pamphile Le May.—Etudes historiques : Les anciennes églises de Montréal, par G.-A. Dumont.—Grand panorama des modes d'été.—Poésie : Les enfants à leur mère, par Albert Ferland.—Une promenade au jardin Viger, par J.-L. Boissonneault.—Un épisode de la Commune en 1871.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).—Chosias et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Les événements de 1837-38 : Eglise de Saint-Eustache, telle que restaurée : Vue de la façade.—Tiens bien !—Panorama des modes d'été (cinq gravures).

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juillet), aura lieu samedi, le 1er AOUT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

CAUSERIE

"La négligence de l'éducation des femmes, quelque brillante que soit leur instruction, est un premier mal d'où naissent d'autres."

"La femme de bon sens et bien instruite. Revue Canadienne—Déc. 1889.

Depuis quelque temps, la question de l'éducation de la jeune fille, de son rôle dans la société et plus encore au foyer, est, je crois, une des plus chaudement contestées, celle qui donne lieu à des polémiques dans lesquelles des idées absurdes en croisent d'autres non moins ineptes... où un jugement droit et sain, servi par l'expérience de la vie, discute souvent avec une ignorance profonde et tenace...

Que voulez-vous

La question étant d'un suprême intérêt, l'arène est ouverte à quiconque veut entrer en lice et, ma foi ! les jouteurs ne manquent pas et les projets de réforme non plus... mais hélas ! tous ces

beaux plans combinés dans un moment d'enthousiasme sont le plus souvent relégués dans le domaine des illusions perdues.

Et cependant, combien d'esprits sérieux crient que le mode actuel d'éducation n'est plus supportable ! Combien d'intelligences supérieures, cherchant une intelligence *ex-aequo*, déplorent l'étroitesse des cerveaux féminins ! Combien de cœurs droits, désireux de se créer un foyer, se plaignent qu'on ne trouve plus que des poupées dans le monde, qu'une femme sérieuse y est aussi rare que le diamant !...

Semblable à ces nénuphars dont le calice d'or se balance au-dessus de l'onde, sans souci de la tempête, la jeune fille de bon sens et douée d'une âme forte bien haut plane au-dessus de ces intelligences étroites qui ont pour aliment une coquetterie pleine d'astuce et pour rosée des pleurs amères lorsque la vanité n'est pas suffisamment repue, ou l'orgueil satisfait...

Hélas ! où trouve-t-on, de nos jours, des jeunes filles sérieuses, sages qui, possédant cette connaissance intuitive de leur devoir, s'appliquent à devenir ce que Dieu et la société demandent d'elles ? Le nombre n'en est-il pas relativement petit et certes, il y a là matière à absoluteion pour les célibataires !

Je comprends qu'il répugne à un homme sérieux d'associer à sa vie une jeune fille dont le cerveau fiévreux ne rêve que bals, toilettes et chez qui une coquetterie innée s'effarouche d'une vie obscure, presque toujours ridiculise la fidélité et la constance.

**

Et pourtant, qu'elle est belle la femme de bon sens, la femme d'intérieur !

Qu'elle est admirable celle qui sait égayer un foyer, dissiper le nuage qui se dessine à l'horizon, mettre un peu de joie sur un front sérieux, l'espoir dans le cœur brisé par les luttes de la vie... celle qui sait pleurer avec l'âme, sœur de la sienne, sourire de son bonheur, applaudir à ses succès, l'encourager dans ses échecs et ses déboires...

Il est impossible, ce me semble, que le mari d'une telle femme puisse songer à autre chose qu'à son *at home* délicieux.

Que lui sont ces clubs, les théâtres, ces tavernes, ces bouges de tous genres, poisons violents qui tuent lentement et sûrement chez l'homme qui s'y livre, l'amour du foyer ?... N'a-t-il, pas près de lui une de ces perles précieuses dont l'esprit supérieur et le cœur dévoué en font à la fois la compagne de ses travaux et la confidente de ses pensées ?...

Malheureusement, on dirait que la jeune fille ne comprend pas, ne soupçonne même pas cette joie exquise d'un foyer heureux. Conséquemment, elle ne se prépare guère à autre chose qu'à briller le mieux possible dans un salon et à y recevoir avec grâce les adulations flatteuses de quelques papillons d'un soir qu'une banale règle d'étiquette lui a fait fortuitement rencontrer.

"Jamais, je ne me marierai si je ne rencontre autre jeune fille qu'une tête de linotte et un cœur vide des qualités essentielles au bonheur," me disait un quelqu'un, encore tout récemment.

Tête de linotte ! pensais-je après lui... et depuis, ce qualificatif malin, mais bien approprié à ces cervelles, que le désir du romanesque et de l'imprévu affole, me bourdonne à l'oreille et me suggère des velléités de réaction...

**

Mais, sommes-nous seules la cause d'une décadence aussi sensible ? Sans doute, il faut se garder de poser à la pharisien, cependant... jadis, quand un jeune homme voulait se créer un foyer, tout d'abord il cherchait une femme d'esprit et d'intérieur, une femme dont tout le mérite ne consistât pas à danser avec grâce ou à débiter avec à propos ces mille riens adorables qui constituent ce qu'on appelle l'esprit de salon... Ce qu'il désirait, c'était une compagne de ses labeurs, un cœur noble, dévoué, dans lequel il pût incruster son amour profond et loyal, une âme simple et droite, conseillère discrète à l'occasion, une aide pour gravir cette longue route de la vie dont le calvaire

couronne souvent le sommet, une femme comme la sagesse nous la décrit : "demeurant ferme sur ses pieds comme des colonnes d'or sur des bases d'argent, rendant son mari content et heureux."

Les temps sont bien changés.

Aujourd'hui, aucune jeune fille ne court plus le risque d'épingler le bonnet de Ste-Catherine que celle qui ne sait rendre une romance, toucher un instrument ou barbouiller quelques pastels, serait-elle charmante personne, instruite, spirituelle et causeuse. Rien n'y fait : elle n'a pas ce vernis extérieur qui attire la génération actuelle, cette grâce de mouvements qui enivre trop souvent, cet esprit superficiel qui charme. Elle n'est pas mondaine, elle n'est pas coquette.

**

La jeune fille ne comprend pas la beauté d'une vie intérieure, calme et tranquille, parce qu'elle ne l'entrevoit qu'à travers le prisme de la légèreté et d'une efflorescence ardente... Elle croit austère ce qui n'est que sérieux. Tout ce qui est reposé lui semble ennuyeux, insipide. Une circonstance imprévue—et en soirée, la chose arrive—la met-elle quelques moments en la compagnie de ces hommes dont le génie élevé ne rase jamais le terre-à terre des esprits étroits ?... Une nostalgie du cœur la saisit et sous prétexte qu'on s'occupe de questions transcendantes, elle court se réfugier dans un cercle plus à la mode où le thème de la conversation sera une minutieuse revue des actes de telle personne... La moindre étourderie devient vite scandale dans ces caquets à huis clos !

Sa figure s'anime alors, d'ennuyés, mornes, ses yeux deviennent pleins d'intérêt... Comme elle s'ingénie à ne rien perdre de la conversation ! et sur le champ, apparaît en pleine lumière cette satire mordante, cette critique acerbe, assaisonnées de plaisanteries banales à l'adresse de personnes absentes... le tout émaillé ça et là de sourires fins et significatifs qui soulignent amplement cette diatribe violente.

Voilà ce qu'est cet esprit de salon et dire que l'on recherche si avidement ces femmes qui excellent dans l'art de médire avec finesse et causticité !

L'obstacle à une vie d'intérieur vient donc de ce que la jeune fille occupe ses loisirs à des bagatelles, à des légèretés qui écartent son esprit du devoir et le lancent dans les régions de l'idéal, de l'inconnu, lui faisant croire que le bonheur ne gît pas dans le calme de la vie...

Que n'oppose-t-elle l'étude à cet impérieux besoin d'imprévu ! Que ne fait-elle son intelligence héritière de ces longs instants donnés à la frivolité ? Mais, hélas ! à peine sortie du pensionnat, la jeune fille mondaine ne fait plus d'étude... L'idée seule la fait bailler. Aussi, après une année ou deux dans le monde, ce demi-savoir de parade s'est-il évaporé et la malheureuse, se perdant dans son histoire, ne se gêne nullement de faire mourir Louis XV sur l'échafaud, comme la chose est arrivée à une compagne mienne, devant une réunion d'élite.

Et cette chétive mémoire portait cependant une médaille d'or...

Toute confuse, elle s'en alla consoler sa mésaventure dans un quadrille qui s'ouvrait : c'était une danseuse recherchée... Je compris ce soir-là qu'il vaut peut-être mieux figurer gauchement dans un lancier et causer avec grâce et esprit.

**

D'autre part, que ne passe-t-on à lire—mais à lire quelque chose d'utile—ces longues heures consacrées à circonscrire la rue Notre-Dame et la rue St-Jacques ? Si vous parcourez ces rues vers quatre heures de l'après-midi, vous croisez sans cesse les mêmes jeunes filles à mine gaillarde, à tête étourdie... et à cœur blasé peut-être... Elles font assez penser à ces feux follets qui, chaque soir, viennent errer, et qui, après avoir décrit les arabesques les plus bizarres, vont s'éteindre derrière un toit isolé ou se perdre dans la profondeur des bois...

"J'ai beau regarder, je ne vois jamais passer ma belle," disait un étudiant à un jeune notaire

dont le couvre-chef s'inclinait à tout instant devant les jolies promeneuses. " Que vous êtes heureux, mon ami, repartit le notaire, vous avez trouvé une véritable perle si cette jeune fille est une femme d'intérieur."

L'amour du foyer, du coin du feu : voilà ce que je voudrais buriner en caractères de feu au plus profond du cœur de chaque jeune fille... Mais je m'arrête. Je n'ai pas l'intention, moins encore la prétention, de faire de cette causerie une étude des mignons péchés, des défauts couleur de rose du sexe auquel j'appartiens... Je n'ai fait qu'émettre quelques idées. J'aurais voulu, pourtant, démontrer qu'avec la volonté et la patience nous pouvons corriger cette légèreté inhérente à notre nature féminine, cette passion effrénée du dehors.

Toute jeune fille, quelque violent que soit son caractère, peut le plier, devenir douce, aimable, bonne et se faire plus tard le génie et l'ange de son mari.

Le foyer et la société en bénéficieraient...

GILBERTE.

BIBLIOGRAPHIE

L'amour de Jacques—Roman, par Charles Fuster. Paris, Fischbacher, 33, rue de Seine.—1 vol., prix 3 francs.

Un nouveau volume de Charles Fuster, le brillant écrivain, dont le MONDE ILLUSTRÉ a publié de remarquables poésies et, tout récemment, une étude sur l'œuvre d'Erckman-Chatrion, vient de faire son apparition à la librairie Fischbacher, à Paris.

Son titre ? " L'amour de Jacques." Un roman, simple comme le cadre où il se déroule et dont le sujet tiendrait en dix lignes.

Jacques Heurlin est un musicien, que la vie de Paris dégoûte et dont il n'emporte, dans son cher village de Chérisy, qu'une seule œuvre : " Les lauriers," qu'il " avait trouvée un soir d'automne, à la fin du crépuscule, comme il revenait de dire adieu à la première " amie."

Le succès est venu, car " pour la première fois, sans s'en douter ni le vouloir, après tant d'opéras manqués et d'oratorios essouffés, Jacques avait fait un chef-d'œuvre "

C'est ainsi qu'il s'envole vers Chérisy, le joli village du Valois, où la vieille maman Heurlin tient le bureau de tabac, partagée entre le deuil de son mari, tué à Wissembourg et l'amour de son *petiot*, de son Jacques qu'elle adore.

C'est une nouvelle existence qui s'ouvre devant lui, calme et reposée, à côté de la bonne maman Heurlin, qui le dorlote ; au milieu de ces belles forêts, où il fait de longues promenades, car " il y a là de la fraîcheur muette, des parfums puissants, de la mousse, des brindilles qui craquent, de rapides bruits d'oiseaux, toute une vie enfin, qu'animent les jeux du soleil, les bandes de clarté dans les toiles d'araignées, la caresse de la lumière aux troncs soudain rajeunis."

Et qui sait ? S'il allait rencontrer là bas ce qu'il a vainement cherché à Paris, la réalisation de son rêve, de tout rêve d'artiste " une fillette accorte, naïve, gaie, qui ne l'aimera plus pour sa réputation, ni pour ses moustaches, ni pour ses épaules, mais tout franchement, comme la fleur s'ouvre, comme la colombe attend, comme on aime..."

Mais non ; malgré les bons soins de la maman Heurlin, malgré les cafés au lait exquis et parfumés, dont elle a le secret, Jacques s'ennuie ; il a la nostalgie de la grande ville, qu'il faut revoir, des amis, de la brasserie... et il s'en va.

Il s'en va, mais il revient, et la maman Heurlin est tellement heureuse de revoir son *petiot* auprès d'elle, qu'elle lui parle vaguement du pharmacien de Chérisy et de mademoiselle Suzanne, sa fille.... " Suzanne, un joli nom, bien doux et câlin, bien tendre !

Mais maman Heurlin a eu soin de ne pas lui dire que Jean, le fils du marchand de moutons, un ami de Jacques, aime Suzanne et qu'elle a même promis, à dix ans, de l'épouser....

Il ne désespère cependant pas, Jacques, car il a remarqué que des deux c'est lui qu'on préfère....

Mais si près de la réalisation de tous ses rêves, — n'est-ce pas ainsi dans la vie ? — Jean, qui s'est aperçu de quelque chose, se tire un coup de pistolet en pleine poitrine, à la fête de Chérisy, à deux pas de Suzanne, qui s'y promène, au bras de Jacques.

Il en reviendra pourtant, car Jacques le fait transporter chez la maman Heurlin, qui le soigne comme son fils.

Et après cela ? Eh ! bien, mon Dieu, après cela, c'est tout simple : Jacques fait le sacrifice de son amour, parce qu'il a entendu le malade " murmurer à trois reprises : Suzanne... et il s'en va à Paris, avec la maman Heurlin, dans un coin de ce Paris provincial, presque campagnard, qui groupe ses hôpitaux, ses couvents, ses dômes, ses larges avenues désertes, autour de l'observatoire."

Il travaille, travaille à mort : " La première année, il s'est senti dévoyé, perdu. Mais le travail, un travail effréné, coupé seulement par quelques promenades dans les quartiers tranquilles, a mangé les heures, dévoré les jours, lentement délivré cette pensée."

Et l'histoire se termine sur cette réflexion de la maman Heurlin, qui la résume toute entière : " Tout de même, mon petit, — il est bon..."

* *

Voilà ce livre, — auquel nous prédisons un succès bien mérité, — simple comme son titre, mais empreint d'une poésie si vraie et si pénétrante. C'est écrit avec le cœur, cela, et son auteur nous disait bien vrai, dans la lettre dont il accompagnait l'envoi d'un exemplaire, qu'il a eu l'amabilité de nous offrir : " Aujourd'hui paraît mon livre entre tous chéri, auquel je travaillais depuis cinq ans et qui me tient tout particulièrement au cœur."

Nous avons tenu à le présenter aux nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, parce que c'est là une de ces œuvres qu'il faut lire et, bien mieux, conserver religieusement dans ce coin retiré et mystérieux de la bibliothèque, où l'on garde les amis intimes des mauvais jours, qui consolent et reconfortent. Car nous en avons besoin, par ce temps de littérature corrompue et de naturalisme éhonté, où l'art, cette sublime incarnation du Vrai et du Beau, traîne dans toutes les boues et dans toutes les fanges du ruisseau.

Lisez donc *L'Amour de Jacques* et je vous promets quelques bonnes heures de douces jouissances et de courses champêtres à travers ces admirables paysages du Valois, que l'auteur décrit de façon si magistrale et peut-être qu'en refermant le volume, sur la dernière page, vous répéterez avec moi tandis que quelques larmes vous monteront aux yeux :

— C'est beau, c'est admirable, parce que moi aussi, j'ai eu une " Suzanne " dans ma vie....

J. B. Chatrion

Bruxelles (Belgique), 1891.

LA MÉMOIRE

La mémoire se perd-elle à mesure que l'on avance en âge, ou peut-elle être conservée à condition de la cultiver et de l'exercer ? C'est un beau thème à discussion.

Le malheur est que ces questions ne comportent pas de solutions fermes et précises. Je répondrais volontiers : C'est selon.

Il y a des gens qui n'ont jamais eu de mémoire. Comment la mémoire qu'ils n'ont pas eue se perdrait-elle en avançant en âge ? Il y a cent espèces de mémoires. Tel a la mémoire des faits et des dates ; tel autre à celle de la poésie ; tel autre celle des sons musicaux ; tel autre à la mémoire des visages ou des lieux. Il est bien rare que lors que on a ainsi une mémoire particulière très développée, on ne la garde pas jusqu'à la fin de sa vie. Elle faiblit à mesure que l'on avance en âge, cela est probable ; c'est le malheur de la vieillesse que

tout s'en va défaillant peu à peu ; les membres sont moins souples, l'esprit moins actif, l'estomac moins solide, la santé moins forte, pourquoi la mémoire échapperait-elle seule aux causes d'effritement qui ruinent peu à peu tout le reste.

Ce qu'on peut dire, et ce qui doit être vrai, car tous les vieillards l'ont éprouvé, c'est qu'à un certain âge on se rappelle plus nettement les impressions d'enfance que celles de la veille. J'en fais l'expérience sur moi-même : j'ai la mémoire très incertaine, encore qu'assez abondante. Je garde un souvenir très net, très exact et très précis des grandes premières représentations auxquelles j'ai assisté, il y a trente ans, et des pièces que j'ai vues dans ma prime jeunesse, il y a près d'un demi-siècle. J'oublie le spectacle de la semaine dernière. Il semble que sur une mémoire déjà surchargée les impressions nouvelles ne mordent pas aussi profondément, et qu'elles s'effacent aussitôt que tracées.

Il y a des mémoires très promptes qui ne sont pas tenaces ; il y a au contraire des mémoires qui gardent toujours ce qu'elles ont emmagasiné lentement. Les mémoires très promptes tout à la fois et très tenaces sont des plus rares. J'en ai rencontré quelques-unes dans ma vie : celle d'Edmond About par exemple.

Un journal cite comme une grande merveille un vieillard qui récitait des milliers de vers : About savait encore par cœur sur la fin de sa vie tout son *La Fontaine*, qu'il avait appris à l'école primaire ; M. Ernest Legouvé possède à près de quatre vingts ans une des mémoires les plus richement meublées qu'il y ait au monde ; Guillaume Guizot pourrait réciter, je crois, tous les poèmes un peu saillants qui ont été publiés ces cinquante dernières années.

La mémoire musicale n'est pas fort rare dans le monde des artistes et chez quelques-uns elle passe toute imagination. Il y a des musiciens qui n'ont besoin que d'entendre une fois un morceau pour le savoir d'un bout à l'autre, et ils le gardent toute leur vie, et trente ans après, ils n'ont qu'à l'évoquer, pour qu'il reparaisse tout entier sous leurs doigts au piano. Il est vrai que ceux-là ne connaîtront peut-être jamais d'autre date que celle de la Révolution de 1789.

Il est évident qu'on a plus de chance de conserver la mémoire, si on la cultive et si on l'exerce. Mais il faut que le don premier y soit ; autrement, serviteur ! et je défie bien un homme qui n'a pas la mémoire musicale de se mettre un air dans la tête, y employât-il toutes les forces de son attention.

On pourra tourner et retourner en cent façons la question posée, on n'arrivera pas à une solution qui s'applique à tous les cas. Il n'y a là, comme disent les avocats, que des espèces.

FRANCISQUE SARCEY.

TIENS BIEN !

(Voir gravure)

Le lourd cheval de peine vient de quitter la charrue, après une longue journée de labour aux champs. Il n'est encore qu'à moitié dételé. Pour le mener à l'abreuvoir, Pierre, l'aîné des fils, douze ans, a vite grimpé à califourchon par dessus les harnais. Bébé veut en être aussi, et le grand frère le maintient devant lui d'une main, tandis que de l'autre il garde les rênes. Quant à petit Paul, quatre ans, on l'a mis en croupe et il se cramponne bien fort au corps de son aîné.

Au mouvement plongeant que fait le cheval pour boire à l'étang, " tiens bien ! " crie-t-on à petit Paul qui perd presque l'équilibre ; et le petit homme serre, serre si fort, qu'il en a les doigts crispés aux habits de Pierre.

Pendant ce temps, la maman, avec Rosette, la petite sœur, penchées au dessus du mur voisin, suivent avec intérêt l'émotionnante scène. J. S. E.

La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt.—FRANKLIN.

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

I

MARGUERITE

Leur amour avait été comme un coup de foudre dans un ciel serein. C'était un soir. Le hasard leur avait mis en présence dans les salons de M. et Mme Spierling. Ils se voyaient pour la première fois. Qui des deux regarda l'autre le premier ? Il serait impossible de le dire ; eux-mêmes probablement n'en savent rien. Toujours est-il que dès que leurs regards se furent croisés, ils ne cessèrent de se reporter l'un sur l'autre, comme deux aimants, obéissant à une attraction fatale et aveugle.

Marguerite était si belle ! L'ovale du visage, presque pur, s'encadrait merveilleusement dans les ondes soyeuses d'une chevelure blonde. Des mèches folles jetaient leurs spirales légères sur la blancheur du front, comme un vol d'oiseaux échappés du nid maternel. Les traits, presque réguliers, respiraient l'élégance, la fraîcheur et la santé. La peau blanche prenait aux joues des tons roses accentués encore davantage à cette heure par un bon feu qui flambait dans la cheminée du salon, ou plutôt, par l'émotion nouvelle qui venait subitement de s'emparer de la jeune fille.

Une sensation délicieuse courait dans ses veines, activant la circulation du sang qui coulait en filets limpides, comme des veines bleues sur la blancheur du marbre. Les ailes délicates du nez semblaient vibrer sous un souffle invisible, et les coins de la bouche toute rose avaient de légères contractions comme ces plis à peine perceptibles qui s'ébauchent, le soir, sur la surface d'un lac tranquille.

Une femme, grande, maigre, venait de se mettre au piano et d'attaquer l'air : *O mon Fernand*. La voix était claire, sonore, bien timbrée, mais sans chaleur et sans expression. Cependant, soit par politesse, soit par intérêt, un grand silence s'était fait tout à coup dans la tiédeur du salon, et des flots de mélodie coulaient sur les têtes attentives des invités.

Seules, deux vieilles dames dans un coin, s'étaient à continuer à demi-voix une conversation entamée depuis une demi-heure sur les avantages de la tempérance et les vicissitudes du temps, et le bourdon incessant de leurs paroles servait d'accompagnement au piano. Toutes les autres personnes formaient un cercle recueilli. Les unes paraissaient écouter consciencieusement ; les autres observaient silencieusement leurs voisins, les femmes surtout avec cet esprit critique qui leur est si familier.

Ce n'était qu'une réunion très ordinaire, presque une soirée de famille, mais la compagnie était certainement une des mieux choisies de la ville de Charlottetown. Toutes les physionomies, jeunes et vieilles, respiraient un air de distinction accentué encore par leur attitude recueillie. Il y en avait de toutes conditions : physionomies réverses de jeunes gens et de jeunes filles, visages plus graves de vieillards robustes et bien conservés. Ils pouvaient être une vingtaine.

L'ameublement du salon formait un cadre magnifique à ce charmant tableau. Sur la tapisserie d'or et à fleurs des murs s'étaient de belles toiles, dont quelques unes signées d'un nom fameux. Sous les pieds, un tapis moelleux au fond vert avec des fleurs multicolores, comme une prairie émaillée de pâquerettes et de boutons d'or. Au-dessus des têtes, le plafond étendait sa surface blanche, relevée çà et là de lignes en relief et de dessins aux angles. Du centre descendait une suspension gracieuse, divisée en plusieurs tiges comme les branches d'érables couvertes de plantes grimpanes, et aux extrémités desquelles s'échappaient

des jets de gaz formant une couronne de flammes. Une lumière douce s'épandait dans tout l'appartement, mêlée au rayonnement tiède du feu de la cheminée, allumant l'or des tapisseries et des tableaux, rehaussant le poli des meubles et le satiné des étoffes, se reflétant dans les vitres des fenêtres et entourant d'une chaude caresse les chinoïseries qui souriaient d'un sourire malin et satisfait du haut de leurs étagères. A peine çà et là les meubles projetaient ils quelques bribes d'ombres comme des formes d'animaux fantastiques accroupis sur les tapis. La grande baie vitrée, formée par la ronde avancée sur la rue, s'allumait de toutes les flammes du gaz qu'elle reflétait et donnait ainsi au salon des profondeurs mystérieuses.

Marguerite s'était installée dans la pénombre d'un grand rideau de reps vert. Ainsi placée hors de la direction des regards qui étaient tous concentrés sur le piano, la tête à demi noyée dans l'ombre, elle pouvait regarder à loisir. Alfred s'était placé devant elle sans que personne pût s'en apercevoir. Elle avait des attitudes de chatte pelotonnée dans un coin et guettant sa proie. Par moments, elle semblait sommeiller dans le recueillement de la musique ; puis sa paupière se soulevait lentement et l'œil avait des fixités étranges comme une prunelle de fauve dans la nuit. C'était d'abord une lueur timide, un éclair rapide, puis le regard, plus assuré, certain d'être compris cette fois, s'épandait comme une caresse. On eût dit un océan de tendresses, comme si toute l'âme de la jeune fille eût débordé de ses yeux humides de passion.

Le jeune homme et la jeune fille s'étaient compris, dans ce langage muet, plus expressif que toutes les paroles. Ils s'étaient dévoilé l'un à l'autre leur amour.

Ils paraissaient si bien faits l'un pour l'autre. Tous deux jeunes, grands et beaux. Alfred avait une de ces physionomies distinguées qui attirent de suite la sympathie, des traits assez réguliers, un front intelligent, des cheveux blonds. Chose étrange : il avait une ressemblance frappante avec Marguerite. C'était la même élégance de traits, quoique plus prononcés chez le jeune homme, les mêmes yeux surtout, des yeux clairs et limpides comme un coin de ciel bleu. Le hasard a de ces bizarreries, et c'est peut être là qu'il faut chercher le secret de cette affection subite des deux jeunes gens.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait aucun calcul de leur part. Ils se connaissaient à peine ; ils s'étaient peut-être entrevus à une ou deux reprises dans la rue, et pour la première fois ce soir le hasard les mettait en présence l'un de l'autre. On voit qu'ils n'avaient pas perdu leur temps. Et comme les minutes leur semblaient courtes ! Qu'ils eussent voulu les prolonger !

Mais bientôt les derniers accords du piano s'évanouirent dans le silence, et la conversation s'éleva de nouveau en fusées légères de tous les coins du salon, comme une bande d'oiseaux, posée un instant à terre, reprend subitement son vol dans l'espace.

On entendit alors la voix des deux vieilles dames :

— Il y a trente ans, disait l'une, que l'on n'a pas vu un hiver si précoce et s'annonçant avec une telle vigueur. Nous sommes à peine aux premiers jours de décembre, et déjà la navigation est arrêtée.

— Oui, dit l'autre, il y a, paraît-il, plusieurs navires de gelés dans la baie...

A ces paroles, un gros monsieur éclata de rire. — Comment ! est-ce qu'il fait véritablement froid au point de geler les planches des navires ?

Son interlocutrice l'arrêta par un regard qu'elle fit aussi fâché qu'elle pût :

— Toujours le même donc, M. Spierling. Il faut mettre les point sur les *z*, avec vous. N'avez vous pas compris que les navires sont pris dans la glace ?

— A la bonne heure ! je vous comprends maintenant, s'écria M. Spierling en se rejetant au fond de son fauteuil pour rire tout à son aise du bon tour qu'il venait de jouer encore à Mme Emily.

Mais, Mme Emily était habituée aux quolibets de M. Spierling, et elle ne se déconcertait pas pour si peu.

La conversation reprit de plus belle.

— C'est tout de même bien désagréable, fit observer un monsieur entre deux âges, de cet air sérieux que les hommes d'affaires anglais apportent même au milieu des plaisirs. Les bateaux ordinaires ne peuvent plus faire la traversée à cause de la glace, et le *Stanley* n'est pas prêt, ce qui fait que nous sommes sans nouvelles du continent depuis près de huit jours.

— Pardine, s'écria une voix de jeune fille. Nous serons bientôt comme Robinson Crusé dans son île.

Cette raillerie, soulignée de quelques rires, ne fit pas perdre à la conversation le ton sérieux qu'elle avait prise.

— Heureusement qu'il nous reste encore le télégraphe, reprit un voisin. Pour moi, je fais toute ma correspondance par l'électricité. Cela me coûte cher, certainement ; mais au moins mes affaires n'éprouvent pas de retard.

— C'est vraiment déplorable, ajouta M. Spencer, politicien appartenant au parti libéral, c'est-à-dire de l'opposition. Le gouvernement fédéral nous a dotés d'un bateau capable de faire la traversée de l'île au continent par presque tous les temps à travers la glace ; mais encore faut il que ce bateau soit prêt au moment voulu. Ce retard cause des préjudices énormes au commerce et à toute la population. Il est inexcusable. On voit bien que le gouvernement fédéral se soucie de l'île du-Prince Edouard à peu près comme un poissin d'une pomme.

M. Spierling l'interrompit de sa bonne voix un peu railleuse :

— Ah ! bah ! vous exagérez toujours les choses. Nous ne sommes pas parfaits, que diable ! et pour quelques jours de retard dans votre correspondance, vous n'en serez pas mort.

— *Time is money*, répondit sentencieusement M. Spencer.

— Vous vous plaignez, ajouta un vieux monsieur, mais qu'auriez-vous donc dit, si vous aviez été ici il y a quarante ans, alors que le télégraphe n'existait pas et qu'on avait de communications avec le continent que par navire à voiles et que pour la plus grande partie de l'hiver nous étions isolés dans notre ceinture de glace et sans nouvelles de l'extérieur.

— Bah ! bah ! tout cela est très joli ; mais cela ne prouve rien, sinon que nous avons fait des progrès depuis ce temps-là et qu'aujourd'hui, il n'y a pas de raison valable pour que nous restions si longtemps sans communications avec le continent.

Tandis que ces messieurs discutaient ainsi sur ces graves questions, il s'était formé à côté d'eux un groupe composé principalement de dames et de quelques jeunes gens, où s'agitaient des propos plus mondains.

D'abord, Mme Spierling, une dame d'environ dix ans plus jeune que son mari, ce qui laissait encore à son compte une quarantaine d'années, mais encore très fraîche et bien conservée. Les cheveux abondants se séparaient autour du front en longues torsades qui descendaient jusqu'au bas des oreilles, jetant une ombre d'austérité sur ce visage calme. Les yeux bons et doux, s'allumaient parfois, dans la discussion, d'un éclair malicieux. Puis Mme Spencer, une grande blonde, belle, distinguée, d'environ quarante ans aussi ; avec une masse de cheveux noués sur le sommet de la tête ; et enfin tout un essaim de jolies filles rieuses, entourées de jeunes garçons plus graves. L'atmosphère du salon s'échauffait toujours et les voix flûtées des femmes se mêlaient aux intonations plus graves des hommes, pendant que du dehors venaient des bruits de rafale, comme des plaintes de malheureux égarés dans la tempête.

— Cette nuit va être terrible, soupira une dame. Mon Dieu ! que je plains les malheureux matelots qui vont être ballottés par les flots !

— Hélas ! reprit une autre, ce n'est que trop commun dans nos parages. Notre île, plate et sans protection, est littéralement balayée par les brises du nord-est. Heureux encore quand nous n'avons pas d'accident comme celui de l'autre jour où tant de navires ont été jetés à la côte.

— Y a-t-il eu des noyés ?

— Oui, quelques-uns ; tous des étrangers dont les familles nous sont inconnues. Il y a cependant

un brave marin de Charlottetown, qui a été blessé. On ne sait s'il sera jamais capable de travailler, et sa famille se trouve actuellement dans une grande gêne, et...

—Comment ! interrompit Mme Spierling d'un ton de reproche, vous savez tout cela, Mme Spencer, et vous ne m'en avez pas seulement prévenue ?

—Oh ! chère dame, exclama Mme Spencer, n'avez-vous pas déjà assez de malheureux sur les bras et ne pouvez-vous pas en laisser un peu aux autres ?

—Soyez tranquille, je vous en laisserai toujours assez ; trop même, hélas ! Mais, dites-moi vite le nom de ce malheureux marin.

—John Smithson. Il demeure dans Water Street, tout près du port, dans une maison fort pauvre.

Mme Spierling ne lui laissa pas le temps d'achever :

—Oh ! oui, je connais bien sa femme, une brave femme, et je ne puis comprendre qu'elle ne soit pas déjà venue me trouver.

Mme Spencer se pencha à l'oreille d'une voisine en murmurant ces mots :

—Elle n'est pas venue parce que je lui ai recommandé de ne pas venir. Mme Spierling se ruine pour ses pauvres ; elle en a plus sur les bras qu'elle ne peut en assister.

Le fait est que ces deux braves femmes rivalisaient de charité.

D'un autre côté où les jeunes gens s'étaient rassemblés, la conversation était animée.

Alfred s'était rapproché sensiblement du groupe où était Marguerite. Elle était devenue maintenant le centre d'une sorte de conciliabule. Un jeune homme surtout paraissait très empressé autour d'elle, lui prodiguant toutes sortes d'attentions. C'était un grand garçon d'une vingtaine d'années, bien découplé, à la figure énergique et distinguée. Marguerite répondait à ses prévenances par des sourires et une gracieuseté où malgré elle, cependant, perçait parfois un peu de contrainte.

Alfred, de son côté, avait engagé une conversation avec une de ses voisines, une grosse brune joufflue, qui risait à tout propos, ce qui la dispensait de se mettre en frais d'esprit. Cela tombait bien, car la pensée du jeune homme était toute tournée du côté de Marguerite, épiait toutes les occasions de rencontrer son regard. Marguerite était bien son prénom ; il l'avait entendu ; mais quel était son nom de famille, il ne le savait pas encore, car on avait oublié de le présenter à la jeune fille. Le jeune homme si empressé autour de Marguerite, il le connaissait bien par exemple ; c'était le fils de M. Spierling, Henry. C'était lui qui l'avait invité à cette soirée chez ses parents, et certes il pensait que c'était très aimable de sa part ; mais maintenant en le voyant si galant autour de Marguerite, il sentait le démon de la jalousie lui pénétrer jusqu'au fond du cœur. C'était absurde, quel droit avait-il sur cette femme ? Que lui avait-elle promis ? Rien. Et cependant, à cette heure il lui semblait que ce rival lui volait les paroles, les sourires, jusqu'aux regards même qui lui étaient destinés.

—Marguerite, fit tout à coup une voix de femme, ces messieurs demandent que tu leur chantes cette nouvelle romance que tu as chantée l'autre soir chez Mme X.

—Comment ! maman, est-ce encore à moi de chanter ? Ce devrait être au tour des messieurs.

Ceux-ci se récrièrent. Ils ne savaient pas chanter, tandis que c'était un si grand plaisir d'entendre la voix douce de ces demoiselles.

A suivre

Louis Tessier

Le Dr Rémi Charest, qui a laissé le Canada il y a six ans, est actuellement en promenade à Montréal. Il habite maintenant Duluth, où il est en possession d'une magnifique clientèle. M. G.-A. Dumont, qui a reçu sa visite, a été heureux de le revoir en parfaite santé.



LES EVENEMENTS DE 1837-38.—L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE DE SAINT-EUSTACHE, LORS DU BOMBARDÉMENT PAR LES TROUPES ANGLAISES

L'ÉGLISE DE SAINT-EUSTACHE

(Voir gravure)

L'église de Saint-Eustache, incendiée par les troupes de l'armée anglaise, le 14 décembre 1837, fut restaurée par le révérend Jacques Paquin et ouverte au culte le 14 novembre 1841. Le frontispice du temple actuel est encore celui qui a défilé les boulets du colonel Wetherall, sauf quelques petits changements apportés à la partie supérieure des tours. Voici ce que dit dans ses *Mémoires* M. le curé Paquin :

« L'église, placée sur une belle pointe qui s'avance dans la rivière des Mille Îles, en face de la grande rue du village, offrait un beau coup d'œil soit de la rive opposée (*) soit du centre du village dont elle terminait les trois rues qui venaient y aboutir, et auxquelles elle offrait son imposante façade en pierre de taille, d'une hauteur considérable, avec deux belles tours formant une largeur de quatre-vingt-dix pieds, ornée de deux ordres d'architecture : dorique et ionique. De chaque côté de la façade s'élevaient deux clochers à deux lanternes, couverts en ferblanc et dont les coupes et les flèches brillantes annonçaient au loin la maison somptueuse du Seigneur. Une des tours était décorée d'un beau cadran, œuvre de M. Vaillancourt de Ste-Scholastique.

« L'intérieur de l'église était orné de riches sculptures dans la voûte, le rétable, les corniches, et une colonnade de l'ordre corinthien, dans le sanctuaire, avec une galerie tout autour, présentaient une jolie vue d'ensemble. Une niche richement travaillée recevait la statue de saint Eustache, dorée en plein et à l'antique, de grandeur naturelle, ouvrage précieux de M. Thomas Bailly de Québec, le meilleur statuaire de la province.

« Le coup d'œil qu'offrait cette statue, placée en arrière de l'autel, plus haut que le tabernacle, la colonnade qui entourait le chœur firent une profonde impression sur les personnes de l'armée qui entrèrent dans l'église. Plusieurs officiers s'arrêtèrent, frappés d'étonnement à la vue de ce riche ensemble que les boulets avaient épargné jusque là, ayant frappé tout autour et s'étant arrêtés à l'autel. Un d'entre eux, M. Ormsloy, des "Royaux," a exprimé lui-même la profonde sensation qu'il avait éprouvée à cette vue.

M. le curé Paquin avait beaucoup contribué à l'ornementation et à l'embellissement de cette église.

Dr CHARLES V. E. MARSIL.

MATHÉMATIQUES AMUSANTES

CE QUE C'EST QU'UN MILLIARD (1)

Un milliard en or pèse 722,280 livres ; son volume est d'environ 21 verges $7/12$. Mis à la filière il formerait un fil d'or assez long pour faire le tour du globe.

Un milliard en argent pèse 11,200,000 livres. Son volume est de 491 verges cubes.

Pour transporter un milliard en or, il faut 64 wagons, formant un train de 433 verges ; si l'on préférerait le transporter en charrette, il en faudrait 2,000 et 6 000 chevaux, conduits par 2 000 charretiers ; ils porteraient 1,000,000 de sacs liés par 368,000 verges de ficelle, et en route ils occuperaient une espace de trois lieues de chemin. Si le milliard était en argent, il faudrait 1,000 wagons de cinq tonnes, formant un train de $4\frac{1}{2}$ mille.

Pour soulever un bloc représentant un milliard de francs, il faudrait 6,000 hommes. Pour un milliard en argent, il pourrait être réparti entre 300,000 hommes, chacun en portant 22 à 23 livres.

Un milliard serait représenté par 765 milles de louis rangés sur une seule ligne l'un à côté de l'autre.

Sur une seule pile, ces louis s'élèveraient à une hauteur de 34,000 verges (2), soit à peu près huit fois la hauteur du Mont Blanc ! On pourrait, avec un milliard, faire vingt-deux soldats, grandeur naturelle, en or massif ; ou bien six cent trente-six en argent !

Le million de billets de banque de mille francs pour constituer cette somme, entassés les uns sur les autres, formeraient l'épaisseur de deux mille volumes de 500 pages. Voilà ce qui peut s'appeler une riche bibliothèque !

Un employé de la banque, pour compter cette somme, en travaillant douze heures par jour, ne finirait pas sa tâche avant quatorze ans et dix mois.

Jugez, maintenant, quelle énorme contribution de guerre la France payait à la Prusse après la funeste lutte de 1870. Français, ne l'oublions pas.

PAUL CALMET.

Armissan (France), 1891.

Réflexion mélancolique d'un mari :

Avant mon mariage ma femme m'était chère et j'étais son trésor.

Maintenant, elle m'est encore plus "chère" et je suis son trésorier.

(1) Extrait des *Petites curiosités scientifiques*, par Paul Calmet, en préparation.

(2) Tous ces estimés sont des à peu près donnés de la comparaison des poids et mesures françaises et anglaises, et de la valeur des monnaies.

(*) La gravure ci-dessus représente l'ancienne église de Saint-Eustache, vue de la rive sud de la rivière des Mille-Îles.



LA MORT DE CHÉNIER (*)

A l'hon. Dr D. Marçil, C. L.

I

On entendait l'écho des joyeux chants de fête.
Las de souffrir, le peuple enfin leva la tête
Et, regardant le ciel avec la fermeté
Que donne l'innocence à tout persécuté,
Il tira du fourreau les éclairs de son glaive.

Le peuple le plus doux se réveille et se lève
Comme un vent de tempête après qu'il a souffert.
Il se reprend alors, lui qui s'était offert :
A ses nouveaux destins il court libre d'entraves.
Les lâches sous le nombre écrasent les plus braves
Quelquefois. Il le sait ; mais il meurt sans regret.
L'œil du Seigneur voit bien l'holocauste secret.

On entendait l'éclat de rire de nos maîtres.
Ils savaient que partout chaque cause a ses traîtres :
Des peu eux, des vendus qui désertent leur rang
Et oseraient payer cher, d'une goutte de sang,
Un droit sacré. Qu'ils soient flétris dans leur bassesse
Car c'est par eux qu'un peuple ou périt ou s'abaisse !

II

On était écrasé. Saint-Charles et Saint-Denis,
Penchés sur des tombeaux, pleuraient leurs morts bénis
La force triomphait partout. Sous le ciel morne,
Etendards déployés, venait le vieux Colborne.
Les traîtres à l'honneur, les repus, les vautours
Couraient grossir ses rangs à l'appel des tambours :
Et, par les champs glacés, comme une sombre tache,
Le bataillon maudit entraînait dans Saint-Eustache.

Chénier veillait. Et sur l'église et le couvent,
Le drapeau tricolore ouvrait ses plis au vent,
Comme un livre mystique ouvre ses pages saintes.
Les femmes qui priaient dans ces calmes enceintes
Au premier cri de guerre, en pleurant, avaient fui.
Chénier était entré, ses soldats avec lui :
Et tous ces laboureurs, l'orgueil de notre histoire,
Attendaient, souriants, la mort ou la victoire.

Comme un serpent s'enroule autour d'un fier rameau,
Le bataillon anglais entourait le hameau.
Sur le chemin désert la foule accoutumée
Déjà ne passait plus. Et la blanche fumée
Au caprice du vent ne fit plus vers les cieus
Des âtres nus monter ses orbes gracieux.
Quelque chose ébranla la terre tout entière.
Dans le bourg tout gémit, excepté l'âme altière
Des héros qui luttèrent pour notre liberté. . . .
Le prêtre s'éloigna, l'autel fut déserté
Le prêtre s'en allait, redoutant les scandales
S'il se fut mis, alors, à genoux sur les dalles
Du temple menacé par les boulets hideux,
Pour bénir ses enfants ou mourir auprès d'eux.

III

On entendait rugir l'ardente sonnerie,
Crépiter les fureurs de la mousqueterie.
On voyait des éclairs aveuglants et pourprés
Glisser sinistrement sur la neige des prés.
Les boulets déchiraient le toit et la muraille.
L'église était changée en fort, et la mitraille
Commençait à pleuvoir par les chassais béants.
C'était un beau combat, un combat de géants.

Parmi les assiégés plusieurs n'avaient point d'armes.
Ils s'en plaignaient. Chénier, touché de leurs alarmes,
Parut quelques instants éprouver des remords ;
Mais soudain :

— Vous prendrez les armes de nos morts !

(*) N. E.—Nous le répétons encore ici, nos correspondants gardent toute la responsabilité de leurs écrits, si-gnés.

Tu n'étais pas, Chénier, de ces citoyens lâches
Qui n'osent accomplir les périlleuses tâches
Et cachent leur frayeur sous le prétexte vain
Que tout pouvoir terrestre est un reflet divin ;

Qu'il faut s'agenouiller et souffrir en silence,
Quand le droit profané se change en violence !
Non, non ! tu n'étais pas de ces faux raisonneurs
Qui prêchent l'héroïsme, aspirent aux honneurs,
Et s'endorment en paix à l'abri d'un précepte
Quand le danger s'avance !

Hélas ! le peuple inepte
Qui de ses droits sacrés fait un jour l'abandon ;
Le peuple qui toujours répond par le pardon
Aux outrages nouveaux des éternelles haines,
Perd le sens de l'honneur et se forge des chaînes ;
L'on n'a plus de respect pour son sceptre avili ;
Il descend promptement au gouffre de l'oubli ;
De ses soldats tombés nul ne garde mémoire,
Et son drapeau muet ne chante aucune gloire.

IV

Poussés par l'égoïsme ou l'espoir du succès,
Quelques enfants du sol, des Canadiens-Français,
Marchaient au premier rang de l'armée ennemie.
Ils applaudissaient quand la mitraille, vomie
Par les mortiers nombreux, braqués de toute part,
Tuait un patriote ou trouait son rempart.

Les nôtres ripostaient hardiment. Leur défense
Était aux yeux des grands une damnable offense,
Et l'anathème osait descendre sur leur front.
Les vieux troupiers rageaient. Ils pressentaient l'affront
D'un vain engagement, d'un échec ridicule.
Et voilà qu'en effet le bataillon recule :
Coursiers, drapeaux, canons, soldats, tout est chaos,
Tout fuit devant le feu de nos jeunes héros !

Quel espoir dans ton cœur, quel espoir et quel doute,
O Chénier ! à l'aspect de l'étrange déroute !
A ton cri de triomphe, à ton joyeux transport,
Tes compagnons tués sourient dans la mort !
Un rayon de soleil, comme un glaive dans l'ombre,
De l'aurore au couchant traversa le ciel sombre,
Et tu crus un moment que le droit l'emportait.

Mais Colborne, étonné, rappelait, exhortait
En brandissant le fer et l'outrage à la bouche,
Ses grenadiers en fuite. Et bientôt plus farouche
Qu'un troupeau de bisons traqués par des chasseurs,
Le bataillon rompu des cruels agresseurs
S'arrête et se reforme. Il a fait volte face.
L'élan est formidable. Il veut punir l'audace
De tous ces jeunes preux là bas agenouillés
Qui pressent sur leurs cœurs leurs vieux mousquets rouillés,

Avec un bruit de grêle, un éclat de cymbales,
Les grands chassais broyés s'émiettent sous les balles.
Et sur la route il court, du portique à l'autel,
Un souffle étrange, un souffle ardent, un souffle tel
Que l'on croirait ouïr le vol de tous les anges.
Et des soupirs amers et des sanglots étranges
Des tombeaux enfouis sous les dalles de bois
Semblent monter. Ce sont alors, toutes ces voix
Avec l'airain qui vibre au milieu de l'espace,
Comme les voix des nids quand l'aigle cruel passe.

Et l'aigle, il était là. Non, c'était le vautour
Qui venait d'arrêter son vol sur l'humble tour,
Et le temple, ce nid du bon Dieu sur la terre,
Allait être meurtri sans pitié dans sa serre !
C'était là ta revanche, ô vieil orgueil saxon,
Et le frisson de joie après l'âpre frisson.

Et tes enfants tombaient, ô ma pauvre patrie !
Ils tombaient, tes enfants, comme l'herbe flétrie
Sous l'acier du faucheur, aux jours arides d'août.
Ils n'étaient pas vaincus, ils mouraient, c'était tout.
Lâches, n'appellez point cette mort : insensée,
Leur corps est à la tombe, au monde est leur pensée !

Et, dans leur sang, bientôt, en cet immortel lieu,
La douce liberté qu'ils demandent à Dieu
Va germer. ! Puis enfin, cette docile horde,
La horde des peureux qui vantent la concorde
Et pensent que pour voir la vertu s'affermir,
Il faut briser le glaive ou le laisser dormir,
Contre son gré, saura que ses grandeurs futures
De ceux-là qu'elle dit des chercheurs d'aventures

Auront été l'ouvrage. Oui, de ceux-là surtout.
Mais au citoyen pur qui sait rester debout
Parmi ceux qui sont là, dans la poussière immonde,
Il importe assez peu le jugement du monde.

V

Au bruit de la mitraille, aux clameurs des boulets
S'ajoutent tout à coup de menaçants reflets.
C'est l'incendie. Horrible et douloureux spectacle !
La voûte où court le feu sur le saint tabernacle
Et sur les défenseurs de nos champs opprimés,
Laisse tomber déjà cent tisons enflammés.
Mais rien ne ralentit pourtant l'ardeur des nôtres.

Chénier voit le danger. Il va des uns aux autres,
Plein d'une audace extrême ou d'un dernier espoir,
Pour les encourager à faire leur devoir
Jusqu'à la mort.

Malgré le fer qui les refoule,
Il leur faut s'échapper du temple qui s'écroule,
Mettre l'épée au poing et, comme un tourbillon,
Se frayer une route au cœur du bataillon.

— Suivez-moi, mes amis ! clame le patriote.

Il s'élançait aussitôt. Mais un iscarote,
Un de ces êtres vils que l'or trouve soumis,
Se tenait au milieu des soldats ennemis,
Guettant, d'un œil pervers, sa glorieuse proie.
Il voit Chénier qui sort, court, attaque et foudroie,
Sublime en sa fureur, tout ce qui s'offre à lui ;
Il épaule son arme. Un viv éclair à lui
Et le héros s'affaisse avec ce cri suprême :

— Vive la Patrie !

Or, luttant toujours quand même,
Il se dresse à moitié sur le sol qu'il rougit,
Et ne veut pas se rendre. Alors l'autre rugit,
Bondit à ses côtés, le renverse et l'assomme.
Mais ce n'est pas assez encore pour cet homme ;
Il lui fouille le sein, en arrache le cœur,
Et le montre sanglant au barbare vainqueur ! !

On entendit dans l'air une plainte étouffée.
Quelques gouttes de sang tombèrent du trophée,
Comme des pleurs de feu, sur le sol dur et froid.
Et l'on dit qu'aussitôt, en ce sinistre endroit,
Il parut une fleur à l'ardente corolle.
O vous qui m'écoutez, retenez ma parole :
Cette fleur qui surgit alors avec fierté
Dans le sang du martyr, c'était la LIBERTÉ !

ENVOI

A toi, mon vieil ami, dont la voix solennelle
Sonne au fond de nos cœurs comme un chant de combats,
A toi qui sais flétrir l'attente criminelle,
Et qui rouvre ton aile
Au dessus des troupeaux qui rampent ici-bas,

J'offre ces vers. Chénier, le plus vaillant des nôtres,
Chénier restera grand toujours. Gloire aux brigands
Qui donnent leur pensée et leur sang pour les autres !
Ils sont de saints apôtres
Et le ciel les bénit malgré les arrogants.

Ton front pur, ô Chénier, porte un double baptême,
Et ta cendre est au vent ! Que sert de bien mourir ?
Que de lâches, grand Dieu ! dans ce pays qui t'aime,
L'implacable anathème,
Depuis un demi-siècle, a fait naître et fleurir !

On veut donc que toujours le peuple se courbe, aise
De compter le dernier dans le dernier des rangs !
Le sceptre devient fouet, n'importe, qu'on le baise. . . .
Béni le joug qui pèse !
Et béni le petit que dévorent les grands !

Thomson & May



ANCIENNES ÉGLISES PAROISSIALES DE MONTRÉAL
(Suite)

L'une des principales objections—pour ne pas dire la principale—était que la terre de Jean de Saint-Père se trouvait au milieu de la montée, entre la rue Saint-Paul et la rue Notre-Dame. Le séminaire désirait que l'église s'élevât sur la hauteur même ; c'était en prévision de cela que la rue Notre-Dame avait reçu ce nom de la part de M. Dollier de Casson.

Les paroissiens se réunirent de nouveau, le 6 juin 1672, pour s'entendre sur le choix d'un site ; ils s'entendirent pour demander au séminaire le terrain nécessaire pour bâtir la future église, qui devait avoir cent pieds de long et lui assurer une certaine dépendance.

M. Dollier de Casson, au nom des Sulpiciens, offrit des terrains achetés par eux de Nicolas Godé et de Jacques LeMoyné, situés en arrière de leur séminaire (entre Urbain-Tessier Lavigne et Jean Desroches), et outre ces terrains une somme de mille livres tournois, pendant trois ans ; ce dernier don était de M. de Bretonvilliers.

A une nouvelle réunion des habitants, tenue le 19 juin, ces conditions furent acceptées, et on nomma François Bailli, maître-maçon, comme directeur des travaux.

Le lendemain, tel que convenu, M. Dollier donna le terrain nécessaire, et le 21 on commença le creusage pour jeter les fondations.

Le 29 juin, après les vêpres, on se rendit en procession au site de la future église, et M. Dollier y planta une croix. Le lendemain, à l'issue de la grand'messe, on se rendit de nouveau processionnellement au même endroit, pour poser les premières pierres de l'édifice. Le curé, l'abbé Gilles Perrot, étant absent, M. Dollier le remplaça à la bénédiction des pierres. Chacune d'elles portait l'inscription suivante gravée sur une plaque :

A Dieu très bon, très grand, et à la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de la Purification
D. O. M.

et
Beate Marie Virgini, sub titulo Purificationis

L'église fut mise sous le vocable de la Purification, parce que c'est ce jour-là que MM. Olier et de la Dauversière reçurent leurs vœux sur la fondation de Villemarie.

Chacune des pierres portait aussi les armoiries des personnes qui devaient les poser.

« La première, dit un écrivain, fut placée au milieu du rond-point de l'église, par M. Daniel de Rémuy, chevalier, seigneur de Courcelles, gouverneur-général du Canada.

« La deuxième devait être posée par M. Jean Talon, conseiller du roi et intendant de la justice, dont les noms avaient été gravés d'avance ; mais n'ayant pu se rendre ce jour-là à Villemarie, il fut remplacé dans la cérémonie par M. Philippe de Carion, lieutenant de M. de la Motte Saint-Paul. Elle fut posée dans l'angle droit de la première chapelle.

« La troisième pierre fut posée dans l'angle droit de la seconde chapelle, par M. François-Marie Perrot, chevalier, seigneur de Sainte-Geneviève, gouverneur de Montréal.

« La quatrième, dans l'angle gauche de la première chapelle, par M. Dollier de Casson, au nom de M. de Bretonvilliers.

« La cinquième enfin, dans l'angle gauche de la seconde chapelle, par Mlle Jeanne Mance, administratrice de l'hôpital.

La Hontan, dans une lettre écrite de Montréal, le 15 mars 1684, après avoir parlé des diverses maisons de la ville, ajoute : « Leur église n'est pas moins superbe. Elle est bâtie sur le modèle de Saint-Sulpice de Paris, et l'autel est pareillement isolé. »

Les prêtres du séminaire, pour terminer cette église, décidèrent de démolir l'ancien fort de Villemarie, qui tombait en ruines, afin d'en employer les matériaux au nouvel édifice. Mais on changea ensuite d'idée : les derniers vestiges de ce fort ne disparurent qu'en 1682 ou 1683.

Pour bâtir ce temple, les paroissiens avaient été cotisés, mais bientôt on vit que les cotisations n'étaient pas suffisantes ; alors on décida de tenir une assemblée, qui eut lieu le 26 janvier 1676, dans la chapelle de l'Hôpital. A cette assemblée, on résolut de faire une collecte dans l'île ; cette collecte rapporta deux mille sept cents livres.

Le 10 juin 1725, vu qu'on n'avait pas assez d'argent pour terminer la tour avant l'hiver, qui pouvait être détériorée par le froid, on se décida à emprunter de l'argent.

M. Pierre Latour, fondeur, prend un engagement avec le séminaire, le 12 juin 1728, par lequel il promet de fondre une cloche du poids de 1,200 livres, pourvu que le curé lui fournisse les matériaux nécessaires et lui accorde une somme de 400 livres pour la fonte de cette cloche, et, de plus, une pension de quinze francs par mois jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Ces conditions furent acceptées.

Le 9 mai 1751 (Jeudi Saint), la quête de la grand'messe et l'offrande du pain béni furent destinées, à la décoration de la chapelle de Saint-Amable.

Dans les notes d'un écrivain qui a gardé l'anonyme, on lit ce qui suit concernant l'église paroissiale :

« 1657.—Le jour de la Présentation au temple, les colons donnèrent à l'église Notre-Dame plus de 1,106 livres ; le major Closse en donna 250 et 300 après ; et le lendemain de la fête de la Conception, les colons firent un nouveau don de plus de 700 livres.

« 1659, 6 janvier.—Promesse du sieur Lambert Closse de fournir pour la bâtisse de l'église paroissiale, pour la somme de cents francs de travail, auquel il est obligé par une gageure faite contre le sieur Fobar ; en outre dix minots de froment. 50 francs ont été reçus pour les dix minots. Gilles Lauzon.

« 1662, 16 août.—M. de Maisonneuve, gouverneur de l'île de Montréal, concède à la fabrique, pour bâtir une église paroissiale, quatre arpents de terre, joignant la commune d'un côté, et de l'autre côté la terre de feu Nicolas Godé, menuisier, d'un bout à la concession de messieurs les prêtres de la communauté de Montréal, et d'autre bout au chemin qui passe joignant la concession de St-André, dont deux arpents appartenant à Nicolas Godé, menuisier, un arpent à Nicolas Godé, son fils, charpentier, et un arpent à défunt Jean de Saint-Père, son gendre.

« 1662, 21 septembre.—Cession par F. Ducharme et son épouse de deux arpents de terre aux environs, en faveur de l'église, moyennant la somme de vingt-trois livres, et un pot de vin.

« 1663, 16 août.—Constitution de trente-deux livres et dix sols de rente, au profit de la fabrique, par Jacques Millot dit Laval et Jeanne Hébert, son épouse.

« 1665, 21 septembre.—Constitution de onze livres et deux sols de rente perpétuelle au profit de la fabrique, par François Bailli dit Lafleur ; sera payé par chaque particulier qui les prendra, somme de vingt-six livres pour la façon." (1).

Plus tard, le portail de cette église servit à l'église des Récollets, après que cette dernière eût été réparée (1845). Le baldaquin de l'autel fut donné à Notre-Dame de Bonsecours où il y demeura jusqu'aux dernières réparations de cette chapelle. Ces ouvrages étaient dus à M. Louis Quevillon, de Saint-Vincent de Paul, ouvrier très habile. Un de ses élèves, M. Paul Rollin, de Longueuil, fit la statue de la sainte Vierge, placée au-dessus du maître autel (2).

En 1713, l'organiste de Notre-Dame, M. Dubuisson, recevait cent livres par année.

Pour le même emploi, on donnait au sieur Caron,

(1) La chapelle du fort servit au culte de 1642 à 1656 ; celle de la rue Saint-Paul, de 1656 à 1678 ; et enfin l'église de la Place d'Armes, de 1678 à 1830.

(2) M. Paul Rollin était frère de M. Benjamin Rollin, avocat. Voir *Mémorial de l'éducation*, par le Dr J.-B. Meilleur.

en 1725, un capot et une veste de kazamet, de la valeur de quarante cinq livres.

M. Metghler, en 1791, est nommé organiste avec des appointements annuels de 480 francs ; plus tard, en 1816, son salaire fut porté à soixante louis, mais il était obligé de se procurer un souffleur à ses frais. Après avoir tenu l'orgue pendant quarante-deux ans, il eut pour successeur M. Brauneis.

Dans un prochain article qui contiendra un grand nombre de gravures, nous parlerons de l'église Notre-Dame actuelle.

G. A. Dumont

GRAND PANORAMA DES MODES D'ÉTÉ (Voir gravures)

No 1. — *Toilette en foulard gris à pois bleus.* Corsage drapé et croisé sur un petit plastron semblable, surmonté pas un col droit. Ceinture miss Helyett en foulard crème et velours noir, attachée par un chou derrière. Manches flottantes, à hauts poignets de foulard uni, ornées de petits galons. Jupe plate devant, ornée sur le côté et en bas par un galon, et très plissée derrière.

No 2. — *Toilette en pékin de soie crème et lilas.* Grande veste tout unie fermée devant par des cabochons lilas. Grand col officier. Manches en biais, plates, surmontées par un petit jockey lilas uni. Parements semblables, poches sur les côtés. Jupe droite, plate devant, ornée par deux petits biais dans le bas devant. Plis derrière. Petite capote de dentelle crème, entourée et ornée par des violettes de Parme.

No 3. — *Toilette en pékin de laine gris clair rayé noir, genre tailleur.* Grande jaquette, coupée en biais, avec revers habit en cachemire uni, encadrant un plastron de cachemire. Sous l'une des basques, longue et large coque en ruban gris, avec pan frangé. Manches en biais, très épaulées. Jupe plate et droite devant, garnie tout autour par un large biais de cachemire uni et très plissée derrière. Chapeau de paille à petits bords orné tout autour par une girlande de roses d'où émerge un éventail en dentelle.

No 4. — *Toilette en petite soie saumon rayé brun.* Corsage bouffant et drapé, ouvert sur un petit plastron en dentelle blanche, avec col montant, et retenu à la taille sous une ceinture miss Helyett, d'où s'échappe un pourpoint Henri II retombant sur la jupe. Manches épaulées, ornées de manchettes de dentelle. Jupe plate devant, froncée derrière, garnie dans le bas par une dentelle en baldaquin. Petite capote de dentelle, drapée sur les côtés, ornée sur le sommet et sur la nuque par des choux de dentelle, surmontés d'une aigrette.

No 5. — *Toilette en lainage beige, broché marron.* Corsage-casaque à basques doublés, ouvert sur une chemisette bouffante, en soie beau-ciel, avec petit col montant et nœud de cravate semblables. Manches bouffantes, à parements de soie bleue. Jupe toute plate, froncée derrière, dentelée dans le bas sur un haut plissé de soie bleue. Petit chapeau rond en paille beige, orné sur le sommet devant par deux ailes penchées.

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

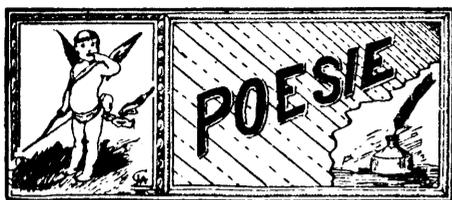
L'ADMINISTRATION.



TIENS BIEN !—TABLEAU DE M. F. MORGAN



PANORAMA DES MODES D'ÉTÉ (Dessin de M DE SOLAR)



LES ENFANTS A LEUR MÈRE

A. M. ARTHUR PAQUET

Laisse nous donc aller sur le charmant rivage,
Où l'on voit miroiter de gracieux cailloux,
Que l'onde harmonieuse a su rendre si doux
En les grondant si fort durant l'horrible orage.

Nous ferons des sillons dans les beaux sables mous,
Et, regardant les flots s'incliner sur la plage,
Nous laisserons le vent qui berce le feuillage
Caresser mollement nos chers petits joujoux.

Puis, lorsque fatigué d'éclairer la campagne
Le soleil descendra derrière la montagne,
Et semblera nous dire : " Adieu, mes bons enfants, "

Joyeux, nous reviendrons à notre humble chaumière,
En apportant des fruits et quelques fleurs des champs
Pour te récompenser, ô douce et tendre mère.

ALBERT FERLAND.

UNE PROMENADE AU JARDIN VIGER

Qui, à ses moments de loisir, ne s'est jamais payé le luxe d'une promenade au jardin Viger ? Quel plaisir pour le citadin brûlé de soleil, poudré de poussière, assourdi par le tapage, d'aller dans un de ces coins bénis, où règnent l'ombre et le grand air ! Ce jardin riant et majestueux, où l'orme élève sa tête altière, où l'éérable déploie le plus agréable feuillage, où le gazon émaillé sourit aux reflets veloutés du soleil, est rempli d'effluves odorantes. Là une nature riche, belle, luxuriante, nous réserve des moments d'ineffable repos....

Loin de moi le tourbillon des affaires ! Loin de moies codes de loi, où mon esprit peine si souvent ! Envolez-vous sombres souvenirs, chagrins, prostrations, mon cœur vous est interdit pour quelques heures. Oui ! Je sens un changement incompréhensible s'opérer dans tout mon être quand je viens sous ces masses de verdure qu'un léger zéphyr agite mollement. Dans une douce ivresse, Dieu ! qu'il fait bon de respirer la moite humidité de ces massifs d'arbres où l'œil s'égaré délicieusement ! Cette fraîcheur donne un regain de vie à nos sens, et toutes nos facultés, comme réveillées d'un long assoupissement, s'exaltent avec transport. Telle est en effet l'influence du beau sur l'esprit humain, qu'il ne le laisse jamais indifférent.

Entouré de sa superbe ceinture de maisons aux couleurs bigarrées, quel aspect pittoresque offre en ce moment le jardin Viger, revêtu de ses pompeux ornements printaniers ! Quel splendide tableau champêtre ! Quelle décoration !

Soit que nos regards se lèvent vers les voûtes célestes, soit qu'ils s'enfoncent dans la demi-obscurité de ces arceaux ombreux, tout leur sourit ; tout y est beau. La disposition symétrique de tous ces arbres, couronnés de feuilles en festons magnifiques, ces spacieuses allées, tigrées d'ombre et de lumière, ces tertres tout panachés de bouquets dont l'éclat se reflète sur les verts gazons, ces fontaines lançant vers le ciel leur colonne liquide, se teignant des couleurs de l'arc-en-ciel, ces groupes animés qui se remuent et s'agitent, ces cris joyeux qui vont se perdre dans cette architecture aérienne, ces voix d'enfants, ces ris de jeunes filles forment un spectacle grandiose. Et pardessus ce mélange de vie et de mouvements, cette heureuse union de tant de beautés ravissantes se prêtant mutuellement leur splendeur, au milieu de cette poétique diversité d'agrément, on entend le murmure argentin de la brise, tantôt vif et morne, tantôt triste et rêveur, plein de mystère et de mélancolie.

Oui, en ce moment le jardin Viger s'offre dans tout l'appareil de sa magnificence

La plus vivante peinture que l'artiste puisse trouver dans les secrets de son imagination, les descriptions les mieux réussies des poètes, ne sauraient rendre dans toute sa parfaite réalité le charme de ce beaucage, dont Montréal est fier à plus d'un titre.

Admirez ces touffes de fleurs qui naissent en mille endroits, et versent comme une rosée de parfums délicieux. Ici se balance une jeune anémone qui forme un dôme en s'agrandissant, là, le narcisse, la reconcule, les giroflées s'épanouissent avec tous les attraits qui leur sont propres. Ici l'humble violette étale les grâces dont elle est embellie, tandis qu'une troupe d'abeilles se disputent le riche butin enfermé dans toutes ces brillantes corolles. Avec quelle finesse elles enfoncent leur tête velue dans les calices entr'ouverts ! Puis, fières de leurs dépouilles parfumées, elles reprennent, en bourdonnant, le chemin de la ruche.

Mais quelles sont donc là bas ces couleurs qui étincellent ?... Ce sont de légers papillons, aux ailes diaphanes, volant en zigzags, de bas en haut, de haut en bas, de droite à gauche : image d'une âme s'égarant dans les noirs sentiers du doute. Tantôt nous les perdons de vue ; tantôt nous les voyons s'élaner dans les airs et s'égarer au soleil. Leur légèreté, leur allure animée, leur course vagabonde et volage, tout plaît en eux.

A tous les instants un charme nouveau vient réjouir nos regards, et nous faire savourer, dans un délectable oubli de nos fatigues, toutes les délicies d'une campagne en miniature.

Pendant que le silence n'est interrompu par aucun bruit étranger, on entend, sous la feuillée, la voix plaintive de philomèle qui soupire ses malheurs.

Le rouge-gorge, contemplant la richesse de son plumage dans le cristal des eaux, exécute des chants pleins d'une suave harmonie. Puis tout-à-coup, comme inspirés par l'écho de ces airs enjoués, voici que mille oiseaux chanteurs ébranlent le dôme verdoyant du bocage par les accents de leurs concerts qui se pressent et se succèdent avec rapidité. Quelle variété dans ces longues inflexions cadencées ! Et nous, témoins enchantés de toutes ces choses, nous sentons le printemps reverdir dans nos âmes. Pour nous, si tristes, si moroses, tout à l'heure, le bonheur semble jaillir de toutes parts, il s'exhale de chaque fleur, retentit sur chaque rameau.

En effet, peut-on voir un tel paysage sans être frappé, sans qu'il éveille en nous aucune réflexion aucun sentiment ? Celui qui en a jouit quelques instants s'en retourne l'esprit serein comme un beau jour d'été, car dans un atmosphère aussi délicieuse les cœurs comme les plantes s'épanouissent à loisir.

Tandis que le scélérat s'élançait dans les voies énébreuses du crime, et que l'intempérant se charge l'estomac de boissons dévorantes qui en flammait son sang, tandis que l'avare inextinguible se morfond à grossir son pécule, et que l'ambitieux, enfermé dans un cabinet de travail, roule dans sa tête des plans d'élévation, vous, citoyens et citoyennes, jaloux d'un plaisir plus certain, d'un bonheur plus tranquille, venez goûter la douce quiétude du jardin Viger ; sa fraîcheur procurera un soulagement aux ennuis, aux langueurs qui empoisonnent votre gaieté.

Jeunes gens, plutôt que de vous étier comme ces fleurs qui manquent de soleil et de rosée, dans vos chambres solitaires, toutes chargées de rêveries et de projets irréalisables, venez vous ébahir dans la vivifiante volupté de ce séjour enchanté.

Et vous, blondes enfants, dont l'existence est tissu de joies et de peines, vous que l'on regarde comme l'ornement le plus beau de la nature, vous dont on voudrait conserver les charmes et l'éclat, envolé- vous de vos salons parfumés, de vos boudoirs hantés par la mélancolie, et venez raviver vos faibles poitrines, ce doux asile de tendresse et d'amour, sous les baisers d'une brise légère. Elle vous communiquera cette allégresse et cette activité nécessaires pour remplir votre vocation et jouir des bienfaits de votre vie. Ce chagrin involontaire qui s'empare de la jeune fille, s'évanouira chez vous comme un léger brouillard.

Mais vous surtout qui traversez les jours nébuleux

de l'adversité, venez tempérer l'ardeur de vos souffrances par cet air de gaieté et de douceur que donne le mélange et l'union des fleurs et de la ramure. Par le déploiement de leur magnificence et par l'heureuse distribution de leurs couleurs, elles feront descendre comme un baume consolateur dans vos âmes alanguies.

Venez tous, venez goûter un moment de tranquillité, de calme et de joie !

J. G. Brissmaull

UN EPISODE DE LA COMMUNE EN 1871

Il était nuit, et le canon grondait toujours. Les insurgés avaient élevé une barricade au faubourg Saint-Germain en face d'un orphelinat de garçons. Les Filles de Saint-Vincent de Paul entouraient ces enfants de leurs soins affectueux.

Les chers innocents étaient calmes et dormaient sans inquiétude dans leurs petits lits blancs, pendant que leurs mères adoptives veillaient sur leur existence, en ce moment menacée par les terribles obus qui venaient parfois s'abattre sur les murs de la maison.

Les bonnes Sœurs qui étaient dans un petit observatoire assez élevé pour qu'elles pussent tout voir sans crainte, aperçurent un officier, accompagné de quelques insurgés, qui se dirigeait vers elles. Bientôt les portes furent forcées et ces messieurs s'empressèrent de faire connaître les motifs de cette visite.

Après les avoir courtoisement saluées, l'officier leur dit avec une certaine vivacité que les canons étaient braqués sur l'établissement, et que, sans perdre une minute, il fallait fuir.

Les Sœurs, calmes et dignes, lui firent alors cette admirable réponse : " Monsieur, nous avons ici cinq cents orphelins ; nous ne sortirons pas avant qu'ils soient tous à l'abri du danger.

" Mais c'est impossible, reprit l'officier, il faut absolument que le feu soit dirigé de ce côté, et nous ne pouvons pas attendre.

" Inutile d'insister, monsieur, dit la Supérieure, au nom de toutes ses compagnes, nous ne partirons pas avant que tous nos enfants, jusqu'au dernier, soient hors de danger."

L'officier, ému, resta quelques instants sans répondre ; soudain, divinement inspirées, les Sœurs l'invitèrent à les suivre au dortoir. Là, dans cet asile de l'innocence, un spectacle attendrissant se présente au regard du jeune homme, et son cœur se sent saisi d'un sentiment de profonde compassion. Toutes ces petites figures reposaient sans souci du danger présent, pas un ne s'éveilla.

" Voyez, monsieur, dit la Supérieure, si nous pouvons abandonner à une mort certaine nos chers orphelins.—Non ! répond énergiquement l'officier je ne serai pas moins courageux que des femmes, car je suis un soldat, mais je ne suis pas un bourreau ! Vous pouvez être tranquilles, bonnes Sœurs, il m'en coûtera la vie, je le sais, mais cette maison sera sauvée !... "

Les bonnes Sœurs, après le départ de l'officier, se rendirent à la chapelle pour rendre grâce à Dieu de cet heureux dénoûment, puis elles remontèrent à leur observatoire.... L'officier avait donné l'ordre de détourner le feu. On avait obéi et les canons furent braqués de manière à ce qu'ils ne pussent atteindre l'édifice. Alors une troupe d'insurgés furieux d'une action dont ils ne pouvaient se rendre compte, se mirent à crier : A bas le traître ! un trouble affreux et de terribles menaces suivirent ces cris et toutes les baïonnettes se tournèrent vers la poitrine de l'officier immobile. On commanda le feu et le courageux soldat tomba sans vie, victime des sentiments de son noble cœur....

" Mettons-nous à genoux ", dit la Supérieure à ses compagnes qui, les larmes aux yeux, contemplaient cette scène horrible. Dieu fera miséricorde à ce martyr. Alors toutes les Sœurs, profondément émuës, récitèrent avec ferveur le *De Profundis* pour le repos de l'âme de celui qui venait de se dévouer si héroïquement pour sauver la vie à cinq cents orphelins.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 1er AOUT 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

— Cours au château, — ordonnait le marquis à Bernard, — et ramène une voiture... Et surtout ne dis rien à ma mère, à ma sœur... C'est à moi de les prévenir du malheur qui vient d'arriver.

Quelques instants plus tard la Petite-Mai était transportée avec des précautions infinies au château de Lauriac.

Henri pénétrait alors dans l'appartement de la marquise.

— Ma mère, — commença-t-il.

Mme de Lauriac leva les yeux et poussant un grand cri tomba à la renverse dans son fauteuil...

Henri n'avait pas songé qu'il était couvert du sang de la pauvre Petite-Mai...

A la vue de ce sang, à la vue de la pâleur de son fils, Mme de Lauriac avait eu la certitude que c'était lui qui venait d'être blessé...

— Henri !... mon enfant ! — s'écria-t-elle d'une voix mourante...

A cet instant, le marquis s'aperçut dans une glace et la vue de son visage déformé, du sang qui recouvrait ses vêtements, ses mains et jusqu'à son visage qu'il tachait par places... lui fit comprendre l'erreur de sa mère, et l'angoisse qui venait de suffoquer celle-ci.

Aussi s'empressa-t-il de s'écrier, pour rassurer la marquise :

— Non ! ma mère !... Non ! ce n'est pas moi qui ai été blessé !... Mais croyez moi, ma mère, mieux eût valu mille fois que ce fut moi... Tandis que c'est votre fils, par une incompréhensible légèreté, qui a blessé une malheureuse créature qui se trouvait sous bois...

La marquise laissa échapper un long soupir... Il lui sembla qu'elle revenait d'au delà de la mort.

— Ce n'est pas toi !... ce n'est pas toi ! mon enfant !... C'est bien vrai ? — répétait-elle en proie à un tremblement nerveux.

Blanche, prévenue par les domestiques, accourait.

Elle aussi devint d'une mortelle pâleur à l'aspect de son frère.

Henri la rassura d'un mot. Mais en même temps il lui apprenait la désolante vérité.

L'émotion de la jeune femme fut loin de se calmer.

— La Petite-Mai ! — s'écria-t-elle, — la Petite-Mai !... cette enfant qui a sauvé ma fille... Mais M. Valroy est là...

— Il lui a donné déjà des soins... Mais il ne peut rien dire encore !... Et comprends-tu mon angoisse, ma sœur !...

— Oh ! mon pauvre Henri, — répondit Blanche, — tu dois être profondément malheureux...

— Blanche, je t'assure que cette catastrophe est le résultat d'une véritable fatalité !... Tu connais ma prudence... Tu sais que jamais je n'ai été léger, ou distrait, du moment que j'ai eu une arme à la main...

— Enfin elle est frappée !... à mort peut-être ! Et mieux que personne, mon frère, je comprends ton désespoir !...

La marquise donnait des ordres.

La première émotion passée, elle avait retrouvé toute son énergie.

La Petite-Mai avait été transportée par son ordre dans l'une des grandes chambres du château de Lauriac, au premier étage, non loin de l'appartement du marquis.

Cette chambre était meublée d'un grand lit de milieu ; vaste, aérée, elle servait d'habitude aux

invités du château, pendant la saison des chasses.

Blanche était accourue, c'était elle qui voulait donner des soins à la blessée...

Oui, de cette façon, elle pourrait s'acquitter de sa dette de reconnaissance demeurée toujours impayée.

Valroy était au chevet de la Petite-Mai.

Blanche également, de l'autre côté du lit, s'empresait, obéissait avec une précision adroite aux ordres du docteur.

Elle avait débarrassé la Petite-Mai de ses hillons sordides. Elle l'avait vêtue de son linge, tandis que Raoul Valroy sondait les blessures causées par les chevrotines et, une à une, enlevant les petites balles qui avaient pénétré si profondément.

Peu à peu le sang s'arrêtait et Valroy pouvait enfin prononcer un verdict certain et raisonné.

— Eh bien ! — demandait Blanche, en replaçant sur l'oreiller, moins blanc que les joues pâles de la blessée, la tête de la Petite-Mai, eh bien ?

— Je ne crois pas les blessures mortelles, — répliqua Valroy, — bien qu'elles soient excessivement graves... Mais cette enfant est jeune, extraordinairement vigoureuse et forte... Elle possède certainement le sang le plus riche... Seulement, pendant quinze jours, trois semaines, son état va nécessiter des soins constants.

Blanche répliqua vivement :

— C'est moi qui les lui donnerai. Et vous pouvez vous en rapporter à moi... Je tiens à m'acquitter envers celle à qui je dois la vie de ma fille.

— Je ne la quitterai pas non plus, — ajouta Valroy, — car je vous le répète, il va lui falloir une incessante surveillance.

Avec la dextérité d'un praticien consommé, Valroy avait promptement posé un appareil sur les blessures de la Petite-Mai.

Maintenant, blanche comme une cire, la jeune fille reposait dans ce grand lit profond, tenant dans sa main l'une des mains de Blanche, qu'elle regardait avec une infinie tendresse.

— Est-elle jolie ! cette enfant !... Est-elle merveilleusement belle !... Quels yeux !... quelle grâce !...

— Oui, certainement, — répliquait Valroy distraitement, — elle est charmante !

A la nouvelle que Valroy croyait pouvoir répondre des jours de la blessée, Henri avait laissé éclater les transports d'une joie folle.

— Ah ! mon ami, — avait-il répondu à Octave de Marcenay qui était demeuré à côté de lui pour le calmer, — ah ! mon ami ! que je remercie Dieu !... Si tu savais, si cette malheureuse enfant était morte, morte par ma faute, par suite de ma légèreté et de mon imprudence, je n'aurais certainement pas le courage de vivre... Je me serais tué !...

Le marquis de Lauriac, retrouvant un peu de sang froid, prenait toutes ses précautions pour que ce déplorable accident ne s'ébruitât point.

Les rebatteurs, les gardes recevaient des recommandations expresses.

Tandis qu'il était occupé, dans la cour d'honneur du château, à parler dans ce sens aux traqueurs qui recevaient une forte paie, le garde-chef Bernard s'approchait d'un air très embarrassé de son maître.

Henri, quelque préoccupé qu'il pût être, ne fut pas sans s'apercevoir aussitôt de la contrainte de son vieux serviteur.

— Qu'est ce qu'il y a encore ? mon brave Bernard, — lui demanda-t-il, — tu as certainement quelque chose à me dire.

— Ma foi, monsieur le marquis, je ne suis pas tranquille... et j'ai bien peur que nous n'ayons encore un gros désagrément, si ce n'est un malheur à déplorer...

— Comment cela ! Un nouveau malheur ! Bernard ?...

— Dame ! monsieur le marquis, j'en ai une rude peur...

— Peur de quoi ?...

— Dans l'émoi où nous sommes trouvés, à la suite de votre coup de fusil... Bien que... Dame ! c'est bien la faute des gens qui n'ont rien à faire dans les bois et qui viennent s'y promener... sans droit, sans rien et surtout sans prévenir personne.

— Va droit au fait...

— Eh bien ! Monsieur le marquis n'a pas remarqué qu'il nous manque un chasseur...

— Il manque un chasseur ?...

— Mais certainement... M. Forcière, l'avoué de Brétigny, nous ne l'avons pas vu depuis la battue !...

— Ah ! mon Dieu ! Tu as parfaitement raison, mon brave Bernard !... S'il lui est arrivé malheur, ce serait une nouvelle catastrophe...

— Je l'ai entendu tirer... un coup... Ensuite plus rien... C'est quelques instants plus tard que vous avez crié aussi... Et dame, quand j'ai su de quoi il s'agissait, j'avoue que je n'ai pas songé à M. Forcière.

— Eh bien ! il faut retourner au lieu de la traque, nous suivrons l'enceinte, la ligne des tireurs... Il faudra bien que nous le retrouvions.

Et Henri se mit aussitôt en route accompagné de son garde-chef.

D'une pas accéléré ils ne mirent pas longtemps à franchir l'espace séparant le château du lieu de la traque.

Un silence mortel dans les grands bois suivis d'immenses sapinières...

Henri, précédant toujours Bernard, atteignit bientôt la ligne où précédemment étaient placés les tireurs.

Cette voie étroite se perdait au loin, et il était impossible de ne point apercevoir un homme ou un animal.

— Il n'est pas entré sous bois, — se dit à lui-même Henri : — s'il avait été blessé, chargé par un sanglier... on le verrait... il serait resté sur place... en mettant les choses au pire...

Bernard suivait la ligne et regardait avec soin les pas et les empreintes.

Tout à coup il laissa échapper une exclamation de surprise :

— Tiens !... — fit-il, — voilà le fusil de M. Forcière !

Effectivement, le fusil d'Arthur était appuyé debout contre un arbre.

— Mais où diable peut-il être, — demanda Henri à haute voix ?...

Bernard s'était emparé de l'arme et l'examinait attentivement.

— Les deux coups sont chargés, — dit-il, — et je l'ai pourtant entendu tirer, j'en suis certain. Donc il a eu tout le temps de recharger son arme.

— C'est stupéfiant, — continuait M. de Lauriac. S'adressant alors à son garde :

— Mais que regardes-tu donc, Bernard ? M. Forcière ne s'est pas envolé.

Le garde-chef, en effet, depuis un instant, tournait autour du gros pin contre lequel le fusil avait été appuyé et regardait attentivement au milieu de l'épais feuillage d'un vert sombre.

Levant alors le bras, il dit doucement au marquis, tandis qu'un sourire arquait ses lèvres :

— Il est là !...

— Comment ! dans l'arbre !...

Et malgré les poignantes émotions qu'il venait de subir, M. de Lauriac se sentait pris d'une folle envie de rire.

— Oui ! oui ! Je ne me trompe pas, — répliqua le garde, — il est collé contre une grosse branche... Ne le voyez-vous pas ?...

Henri finissait cependant, en tournant encore, à distinguer la masse du corps d'Arthur qui se détachait au milieu des masses de brindilles de sapin...

— Vous êtes là, monsieur Forcière, je vous vois, descendez...

Il y eut un silence, puis Arthur répliqua d'une voix étranglée :

— Je ne peux pas, monsieur le marquis, je ne peux malheureusement pas... Je suis tenu.

Ce qui était arrivé à Arthur, aisément on peut le comprendre.

Bien loin de lui, il avait vu passer un sanglier au commencement de la traque, et il lui avait envoyé un coup de fusil inoffensif...

Puis une autre bête était sortie plus près de son poste, et la sainte frousse qui s'agitait en lui avait passé à l'état aigu.

Alors, n'y tenant plus, affolé par les cris des traqueurs, les coups de fusil des gardes qui tiraient à blanc, pour obliger les animaux à forcer la ligne des chasseurs, il avait soigneusement déposé son

fusil au pied de l'arbre... et il avait lestement grimpé au sapin, avec cette légèreté simiesque que procure généralement la frayeur.

Malheureusement, dans sa précipitation aveugle, il avait mis le pied sur une branche morte qui avait craqué, s'était brisée et par bonheur, dans sa chute, sa jaquette s'était accrochée solidement à l'arrête de la cassure et il était demeuré suspendu, collé contre la maîtresse branche, mais ne pouvant parvenir à se dégager.

Et depuis lors, il était demeuré là suspendu dans les airs, Absalon d'un nouveau genre, n'osant appeler, dans la crainte du réticule et tremblant en pensant que le moindre mouvement pouvait le précipiter sur le sol, où malgré l'épaisse couche de mousse il se fut violemment meurtri.

Bernard avait enlevé son carnier et sa plaque et, sans attendre les ordres de son maître, montait lestement au sapin, atteignait au plus vite l'accroché, auquel, avec des précautions infinies, il rendait la liberté ainsi que la facilité d'atteindre aisément la terre.

Une fois sur le sol, Forcière se secoua tout comme un barbet sortant de l'eau, et dit avec un rire forcé :

—Voilà une partie de chasse que je n'oublierai jamais.

Le marquis était trop homme du monde pour interroger son hôte sur les motifs de sa stupéfiante ascension.

Mais Arthur Forcière tenait à le justifier aux yeux du marquis et à ceux du garde ; il s'embarassa dans l'histoire mouvementée et entrecoupée d'un monstrueux et furieux sanglier, plus dangereux cent fois que celui d'Erymanthe, qui l'avait chargé et ne lui avait laissé que le temps de grimper sur son arbre.

Bernard allait répliquer ; un coup d'œil de son maître le fit taire.

—Mais vous même, monsieur le marquis,—fit Forcière,—du haut de mon observatoire je vous ai vu. Vous avez eu un coup de fusil malheureux !

—Oh ! oui,—répliqua Henri,—bien malheureux ! j'aimerais mille fois mieux être blessé, tué moi-même....

—On dit ça,—répliqua Forcière avec un sourire qui avait la prétention d'être profond.—Mais on n'a qu'une peau.... Et dame.... on y tient.

—Enfin,—répliqua Henri, jugeant inutile d'entamer une discussion sur la délicatesse des sentiments,—grâce à Dieu, le docteur Valroy répond des jours de la pauvre blessée.... Elle est installée au château.... et c'est après m'être assuré de sa situation que je me suis mis en peine de vous, très inquiet de ce qui avait pu vous arriver.

—Rien ! ce n'est rien, si ce n'est une mauvaise chance et un effroyable accroc à mon habit.... Mais ça aurait pu être très grave.

—Monsieur Forcière,—reprit encore Henri,—j'ai un service à vous demander.

—Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

—Je vous prie de ne point dire un mot de ce douloureux événement.... Je tiens essentiellement à ce que ce malheur soit absolument tenu secret. La chose serait amplifiée, la malveillance certainement s'en mêlerait.... Et de là à aller raconter partout que j'ai assassiné quelqu'un, il n'y a qu'un pas qui serait bientôt franchi.

—Oh ! monsieur le marquis !.... Je me ferais plutôt arracher la langue....

Malheureusement pour Arthur Forcière, si Henri de Lauriac avait réclamé de lui la plus absolue des discrétions, il avait omis d'exiger de Bernard le plus profond secret sur la dernière aventure.

De telle sorte que Bernard n'eût rien de plus pressé, en arrivant à Lauriac, que de raconter tout bouillant, de quelle façon Arthur Forcière grimpait aux sapins, tout pareil à un singe sur un cocotier.

De telle sorte que la gymnastique d'Arthur Forcière fut vite connue et que toute la livrée du château se mit à faire des gorges chaudes....

M. Mouton, le maître de poste de Brétigny-sur-l'Aire, qui n'avait pas la langue dans sa poche et aimait un brin à rire, lui dit même dans l'après-midi, en le reconduisant :

—Paraît que vous faites des études sur le tir plongeant, maître Forcière.... Que vous avez ap-

pris la manière de tirer les sangliers de très haut.

—Ah ! mon brave M. Mouton,—répliqua Arthur,—vous pouvez me féliciter, allez !—Sans ma présence d'esprit, je ne serais pas à côté de vous à l'heure qu'il est.

Tandis qu'Arthur Forcière regagnait ses pénates, avec l'intention bien formelle, malgré la parole donnée au marquis de Lauriac, de raconter à sa façon et sous le sceau du plus grand secret, à quelques intimes, la sanglante aventure dont il avait été le premier témoin, la Petite-Mai était étendue dans ce grand lit de la chambre qu'elle occupait désormais à Lauriac.

Comment expliquer le chaos d'idées confuses qui s'agitait dans son esprit ?

Malgré la cuisante douleur de ses blessures, malgré la fièvre intense qui commençait à s'emparer d'elle, elle se sentait heureuse, oh ! mais heureuse comme elle ne l'avait pu être, durant un court instant, alors qu'elle s'était trouvée dans les bras de cette femme jeune, jolie, qui l'avait tenue sur son cœur, en lui parlant d'une voix si douce.

Ne voyait-elle pas à tout instant Henri de Lauriac qui, sur la pointe du pied, l'œil tout plein d'angoisse, venait s'assurer par lui-même de l'état dans lequel se trouvait sa chère blessée ?....

Blanche s'était installée au chevet de la Petite-Mai.... et elle aussi, elle ne quittait pas du regard la pauvre créature, lui donnant à boire, essayant la sueur brûlante qui inondait son visage, et veillant sur elle avec une attendrissante sollicitude.

Puis c'était Valroy, qui revenait également sans cesse dans la chambre de la Petite-Mai, se persuadant à lui-même et en toute conscience que sa malade avait un constant besoin de sa présence.

La pauvre créature voyait tout cela, et les hallucinations de la fièvre animaient et agitaient autour d'elle tous ces personnages.

Ne lui semblait-il pas qu'Henri la regardait avec des yeux tout pleins de tendresse.... Ce regard, dans son imagination, ressemblait à ceux de la jolie dame des Souches.

Mais à un instant, l'hallucination devint tellement violente qu'elle perdit tout sentiment de son être et la nuit se fit dans son cœur.

Lorsqu'elle revint à elle, les mêmes personnes se tenaient auprès de son lit....

C'était d'abord Raoul Valroy, celui qui avait pansé ses blessures, puis la jeune dame, enfin, celui dont l'image était gravée dans son cœur, celui qu'elle venait si souvent épier, alors qu'elle battait les bois et la campagne....

Ils parlaient ceux qui l'entouraient.... Ils parlaient d'elle, la Petite-Mai le divinait bien à leurs yeux, à leurs regards. Malheureusement, elle ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient.

Raoul Valroy venait de répliquer à une interrogation d'Henri et de Blanche.

—Je réponds d'elle maintenant. Voici quatre jours qu'elle a la fièvre, mais elle va s'éteindre, et les blessures vont pour le mieux....

—Et sa raison ?—demanda Blanche.

Valroy secoua énergiquement la tête.

—Sa raison !.... Mais je suis convaincu qu'elle n'est nullement en danger....

—Mais, mon cher docteur.... ce mutisme.... cet air égaré, ce délire persistant ?

Nouveau signe de tête de Valroy.

—Pour moi, cette enfant a dû subir des commotions violentes.... mais de là à avoir des lésions cérébrales, il y a loin. Le délire qui a accompagné la fièvre et qui s'est prolongé pendant plusieurs jours, me fournit une preuve de la puissance de son imagination, voilà tout.... N'avez-vous même pas remarqué que pendant la période la plus violente de son agitation, elle a fait d'incessants efforts pour parler, pour rendre au moyen de la parole les tourments qui la torturaient ?

—Parfaitement,—répliqua Henri,—je l'ai très bien observée....—Nombre de fois elle a prononcé, avec difficulté, le mot : ma.... man, en espaçant les deux syllabes.

—Mais, il est bien évident pour moi, reprit Valroy, qu'il sera facile de rendre la parole à cette enfant, aussitôt qu'elle pourra soutenir une contention forcée d'imagination sans fatigue.

—Oh ! cher docteur !—s'écria Blanche,—rendre

la parole à cette chère créature, ce serait un véritable miracle !....

—Il serait pour moi parfaitement réalisable, les yeux de cette enfant m'en sont un sûr garant.... Quant au miracle, ce n'est que la volonté du Tout-Puissant qui me permettra de l'opérer. Moi je ne serai que le moyen employé, que l'instrument,—plein de bonne volonté, il est vrai,—mais bien imparfait, alors même que pleinement je réussirais dans cette tâche.

Le marquis de Lauriac prit la main de Valroy et, la pressant énergiquement :

—Il faut l'entreprendre, Raoul.... Ce sera une œuvre de charité haute et sainte.... Et alors nous saurons le mystère qui entoure l'existence de cette pauvre créature.... et nous pourrons lui payer la dette de reconnaissance que nous lui devons.

—Oh ! quoi qu'il advienne,—reprit Blanche avec vivacité,—elle a retrouvé une famille.... car je ne l'abandonnerai jamais. Je veux l'avoir constamment auprès de moi, désormais ; je veux qu'elle vive dans le bien-être de notre vie, au milieu des nôtres.... Peut-être cette enfant abandonnée de tous nous portera-t-elle bonheur....

La marquise de Lauriac qui, à cet instant, arrivait sur la pointe du pied dans la chambre de la blessée pour savoir de ses nouvelles, avait entendu ces dernières paroles.

Un rayon d'espérance brilla dans ses yeux.

—Oui, mes enfants,—répondit-elle,—votre idée est la meilleure de toutes.... Il faut garder auprès de nous la pauvre abandonnée, il faut qu'elle vive au milieu de nous, la ramener à la vie, à la santé, à la raison....

—C'est pleinement que nous nous y engageons, ma mère,—répliqua Blanche,—rien ne me coûtera, quant à moi, pour régénérer cette enfant, qui sera des nôtres, et je suis sûre que je ne parle pas à la légère en répondant pour Henri.

—Et tu as grandement raison, ma sœur, de parler pour moi, comme je l'aurais fait pour toi même.

—Bien, mes enfants !.... Bien ! Je vous promets que de mon côté également je ferai tout pour concourir à votre œuvre.... La question d'argent n'est rien pour nous.... Et en même temps, si cette pauvre créature est intelligente comme l'affirme le bon docteur, nous aurons fait de cette enfant notre égale....

—Je suis certain que je réussirai,—fit Valroy avec enthousiasme.

Un sourire doucement railleur apparut sur les lèvres de la marquise.

—C'est au mieux,—reprit-elle encore,—seulement, je vois à tous ces beaux projets des empêchements sans nombre, les rendant complètement irréalisables.

—Eh ! pourquoi cela, ma mère ?—répliqua le marquis avec véhémence.

—Tout simplement, mon cher enfant, parce que tu t'es engagé, en compagnie de M. de Marcenay, et du docteur Valroy, à aller faire un voyage d'exploration au Tonkin.... que d'un autre côté, Blanche,—je ne sais pour quelle raison,—a assez de la France et prétend aller vivre en Amérique. J'ai même, à portée de ma main, une grosse somme qui lui est destinée.... Il n'y aura donc que moi à pouvoir m'occuper de cette enfant.... puisque les miens doivent m'abandonner....

Raoul, Henri et Blanche demeurèrent tout interloqués.

Ce fut la jeune femme qui, la première, retrouva son sang-froid et répliqua à sa mère avec une finesse et une présence d'esprit qui dominèrent son embarras, car à la réponse de la marquise, c'est profondément qu'elle avait rougi :

—Mon Dieu, ma mère, M. de Marcenay nous a affirmé devant vous, à déjeuner ce matin, que son expédition était loin d'être prête. Moi, de mon côté je ne partirai certainement pas avant d'être pleinement rassurée sur le sort de cette enfant.... Vous voyez bien, ma mère, que nous avons du temps devant nous, et qu'il n'y a point péril dans la demeure....

En prononçant ces derniers mots, Blanche de Lauriac avait détourné la tête.

Elle devinait que les yeux de Raoul Valroy cherchaient les siens, pour la remercier par un regard, de cet engagement à reculer à une époque

indéfinie ce départ qui avait plongé l'amoureux dans le plus sombre des désespoirs.

La Petite-Mai était l'innocent trait d'union qui rapprochait ces deux êtres à la veille de se séparer l'un de l'autre.

Quant à Henri... c'était bien pis encore...

Sans vouloir se l'avouer à lui-même... ce n'était plus la comtesse Stroganof qu'il aimait d'un amour sans espoir...

C'était la Petite-Mai qu'il adorait maintenant de toutes les forces de son âme !...

III—L'IDÉE DE LOUCHARD

Non, en vérité, jamais la Petite-Mai n'avait été aussi heureuse !

A peine un tressaillement nerveux la prenait-il encore, à peine laissait-elle échapper un léger cri de souffrance, lorsqu'elle se laissait aller à un mouvement trop brusque, dans ce grand lit où elle trouvait si bien...

Une grande faiblesse persistait encore, malgré tous les efforts de Valroy, et les réconfortants et les toniques, elle ne parvenait point à retrouver ses forces.

Tant de sang avait coulé de ce pauvre corps tant torturé !

C'est qu'après l'opération première, il en avait fallu renouveler plusieurs autres pour extraire toutes les petites balles...

Sans se plaindre, elle avait tout supporté.

Henri était là, à côté de son lit, et, dans ses yeux affolés, elle lisait une si violente angoisse, qu'elle avait eu le courage d'étouffer les cris que les cuisantes brûlures du bistouri et des pinces lui arrachaient.

Maintenant, elle demeurait faible, seule, mais dans cet état de morne langueur, elle éprouvait un indéfinissable charme.

Nous l'avons dit, à tout instant Valroy venait la voir.

D'abord il s'intéressait profondément à sa maladie.

Celle-ci rayonnait lorsqu'elle voyait entrer le cher docteur.

Elle lui prenait les mains, elle les portait à son cœur, se livrant à toute cette pantomime attendrissante des pauvres muettes, lorsqu'elles veulent exprimer leurs sensations intimes.

La Petite Mai, nerveusement, avec une agitation extrême, cherchait à rendre les siens ; c'était avec des mouvements violents, brusques, qu'elle essayait de dire tout ce qui se passait dans son âme pour ceux qui l'entouraient de tant d'affection et de tendres soins.

—Allons ! allons ! — répétait Valroy, — du calme !... Du calme !... Quand nous aurons obligé l'une de ces affreuses blessures à se rouvrir, nous serons bien avancés !...

—Mais elle ne vous comprend pas, mon cher docteur, — répondit Blanche — Elle vous entend bien, mais la pauvre chère créature ne peut parvenir à saisir le sens de vos paroles.

A quoi Valroy ne manquait pas de répondre :

—Pardon, chère madame, elle me comprend très bien... Elle sait admirablement, à l'intonation de ma voix, ce que je veux lui dire. Voyez elle s'apaise d'elle-même, elle se tient tranquille, obéissant à ma recommandation. L'œil seul demeure toujours aussi en émoi, mais c'est qu'il reflète l'image de la pensée, et nous ne pouvons deviner les agitations qui règnent en souveraines maîtresses dans ce pauvre cerveau qui a tant souffert.

Mais lorsque Henri pénétrait dans la chambre de la blessée, c'est alors que la nervosité de la blessée se faisait sentir.

Oh ! elle se tenait toute calme, sans faire un mouvement, mais toute sa vitalité se réfugiait dans ses grands yeux noirs.

Ils étincelaient alors d'un bonheur fébrile.

Et lorsque Henri s'approchait du lit, lorsqu'il tendait la main à la jeune fille, celle-ci s'emparait de cette main, la pressait dans les deux siennes, et elle la portait à ses lèvres, tandis que ses grands yeux, se voilant sous ses longs cils de velours, exprimaient une sensation exquise.

Alors, lorsque le marquis s'éloignait, c'étaient des soupirs entrecoupés qui s'échappaient des lèvres de la Petite-Mai.

Une exclamation de regret, de chagrin, bien aisée à comprendre, se faisait également entendre et il fallait l'autorité de Valroy et surtout celle de Blanche pour l'apaiser.

Dès les premiers jours qui avaient suivi la catastrophe, Valroy avait dit :

—Je réponds de la raison de cette enfant ! je suis certain de la faire parler... de la métamorphoser en une créature intelligente ; seulement, il ne faut point la presser... la fatiguer. Il faut d'abord et avant tout laisser agir la nature... Après, nous viendrons à la rescousse, et vous serez stupéfiés, j'en suis convaincu, de la rapidité des progrès que nous pourrons constater chaque jour...

C'était aussi la petite Loulou qui avait donné à Fleur-de-Mai une joie sans pareille.

Loulou avait été très fière, le jour où on lui avait permis d'entrer la première fois dans la chambre de la malade.

Et elle avait rougi de plaisir, en reconnaissant celle qui l'avait sauvée et qui lui rappelait un si violent souvenir.

Elle aussi, elle avait marché sur la pointe de ses petits pieds, en pénétrant dans la grande chambre.

—Je la reconnais bien, allez, maman, — avait-elle dit, — Je la reconnais bien... C'est la Petite-Mai... Mais pourquoi qu'elle est restée si longtemps sans venir nous voir... Elle est malade, donc, qu'elle est couchée ?...

Et alors, la Petite-Mai s'était soulevée sur son séant, malgré les recommandations de Valroy, celles plus répétées encore de Blanche... et elle avait tendu les deux bras, et bon gré mal gré, pour faire cesser ses petits cris nerveux, réitérés, on avait dû lui obéir, car cette fois elle ne voulait rien entendre.

Il avait fallu lui donner Loulou, qui avait passé à son tour ses petits bras autour du cou de la Petite-Mai, et ç'avait été des caresses sans fin.

La petite Loulou se reculait parfois, regardant son amie.

—Tu es jolie ! — disait elle, en vraie enfant gâtée, tu es belle. — Mais comme tu es blanche maintenant...

Et quand on s'était vu dans la nécessité d'enlever Mlle Loulou du lit de la Petite-Mai, la petite fille avait poussé des cris perçants.

Mais le lendemain la visite de Loulou avait été plus longue.

Et Loulou, sur la recommandation expresse de sa mère, s'était tenue tranquille, assise sur le lit de la blessée...

Et ce que Raoul Valroy n'avait osé entreprendre dans la crainte de fatiguer outre mesure sa malade, Loulou l'avait commencé d'elle-même, en dépit des recommandations de la Faculté.

Loulou, quelque bavarde qu'elle pût être, était fort ennuyée d'avoir à soutenir la conversation à elle toute seule, et de faire à la fois les demandes et les réponses.

Aussi essayait-elle, à tout instant, de faire parler son amie.

—Dis comment tu te nommes... Dis ton nom ?...

Et la mémoire, au prix d'un effort, revenait à la pauvre créature.

—P'tite... Mai, — répétait-elle après l'enfant.

—Dis maman, — faisait alors Loulou.

Et avec peine, elle le disait mais cependant d'une façon très nette :

—Dis grand'maman.

Et, au prix d'efforts, la Petite Mai obéissait à Loulou.

Puis venaient d'autres mots, les plus usuels, les plus courants, mais jamais Loulou n'avait demandé à la Petite-Mai de prononcer le nom de papa.

Les enfants, si petits qu'ils puissent être, et dès qu'ils peuvent exprimer leurs sentiments, concourent au fond de leur âme d'invétérées rancunes.

Mais le mot que Fleur-de-Mai avait appris de préférence et avec une surprenante rapidité, avait été le nom du marquis de Lauriac.

—Dis Henri, avait fait Loulou, en désignant son oncle.

La Petite Mai avait rougi de plaisir, puis elle avait redit couramment ce nom, avec un éclair de joie dans ses prunelles noires, le répétant sitôt que M. de Lauriac apparaissait.

Bientôt, à tout instant, il revint à ses lèvres, et lorsque M. de Lauriac demeurait plusieurs heures sans se rendre dans la chambre de la Petite-Mai, celle-ci le répétait aussitôt avec une douloureuse insistance et cette intonation d'un enfant gâté auquel on refuse de donner l'objet qu'il désire et persiste à réclamer avec des câlineries enveloppantes.

Bientôt, la blessée entra en pleine convalescence.

Elle put se lever, faire quelques pas dans la chambre au bras de Blanche, sa constante garde-malade.

Et ce qui empêchait Valroy de commencer l'instruction de la petite muette, à laquelle il s'était engagé, c'était un état nerveux qui commençait à se manifester maintenant chez la jeune fille, à mesure que lui revenaient ses forces.

Elle se montrait, par instants, sombre et méfiante, elle s'agitait, se levait sans l'aide de son ami, et allait à la fenêtre regardant avec une persistante inquiétude les profondeurs du parc.

—Cette enfant a vu quelque chose qui l'intrigue, — répétait Valroy, — il faut la laisser tranquille, ni la forcer, ni la brusquer.

Blanche était tourmentée elle-même par cette agitation.

Et Valroy reprenait pour expliquer la nervosité de sa malade :

—Elle a vécu à l'état sauvage. Et dès lors elle possède des perceptions d'une ténuité infinie dont nous ne pouvons pas nous faire une idée. Tenez pour certain qu'elle a perçu certains indices lui annonçant la présence d'un danger. Est-ce un pressentiment, est-ce un don de seconde vue, a-t-elle aperçu, à travers les ombrages du parc, quelque chose ou quelqu'un qui éveille sa méfiance ?... Je ne saurais le dire ; toujours est-il qu'elle ne doit pas se tromper.

Blanche avait tressailli et une pâleur livide avait envahi son visage...

Elle aussi, n'était-elle pas assaillie à tout instant par des pressentiments funèbres ? Elle aussi, elle croyait à un proche malheur, et c'était avec une passionnée frénésie qu'elle serrait la petite Louise contre son cœur.

Son enfant ! sa fille bien aimée courir un nouveau danger !

Rien qu'à cette pensée, le cœur lui seignait, et elle se sentait défaillir sous le poids de la plus torturante des angoisses...

Et Blanche avait pris sur elle de faire venir le garde-chasse en chef, le vieux Bernard.

Et elle l'avait minutieusement interrogé sur les bois, les terres, les entours du château et du parc, sur les allées et venues des gens que l'on pouvait rencontrer dans le pays.

Bernard n'avait rien compris à cette préoccupation de sa jeune maîtresse, mais il lui avait répondu de manière à calmer ses inquiétudes.

Il n'avait rien aperçu de suspect... On était obligé de se donner beaucoup de mal pour surveiller les braconniers, voilà tout.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—Un journal religieux, publié en France, a consacré une série d'articles au progrès du catholicisme dans l'Inde, depuis le commencement du siècle actuel. En 1800 il y avait dans l'Inde 475,000 catholiques. En 1850, il y en avait 986,000 et 1,701,337 en 1890.

LE PRIX DES TITRES EN CHINE. — Il paraît que, lorsque l'impératrice-mère de Chine a besoin d'argent, elle vend un titre. Voici les prix :

On peut être fait *chesoo* ou maire d'une ville pour 15,000 fr. ; pour 5,000 fr. on a le titre de *yan Why* équivalant à celui de baron ; pour être *ne idan*, il suffit de 1,500 fr., et enfin pour 1,000 fr. on a le droit de dire *yan Foc*. Mais on en a pour son argent, car ça court les raes les *yan Foc*.

LES RATELIERS DE L'ANTIQUITÉ. — Ce ne sont pas les modernes qui ont trouvé le moyen de faire remplacer leurs canines, leurs incisives ou leurs molaires.

Les anciens connaissaient les poches de tout genre ; une nouvelle preuve de cette assertion est la découverte qu'on vient de faire dans un cimetière étrusque de Tarquinia.

On a mis à jour un crâne qui a de fausses dents ; ce sont simplement des dents d'animaux rivées aux racines par de petites plaques d'or.

Le sépulcre où l'on a découvert ce crâne date de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

—Un orchestre de chiens !

Il paraît qu'à Londres, le pays de l'excentricité, un entrepreneur de curiosités, nommé Louis Lavater, fait voir en ce moment un orchestre de ce genre, auquel il donne le nom harmonieux de *Cagliostromantheon*. Les aimables quadrupèdes qui composent cette compagnie musicale d'un nouveau genre, vêtus de costumes grotesques, arrivent sur la scène en marchant sur leurs pattes de derrière et vont gagner méthodiquement la place assignée à chacun. Chaque chien est porteur d'un instrument et d'un pupitre, et, sur un signe donné par leur maître, tous ensemble attaquent leur symphonie... canine.

L'eff-t, dit on, n'est pas précisément flatteur pour les oreilles délicates, mais les spectateurs rient à gorge déployée.

—Jusqu'à présent, la musique a été imprimée au moyen de planches d'étain gravées. Des ouvriers spéciaux étaient indispensables. Le prix en était élevé et le travail était délicat, long et coûteux.

On a révolutionné ce procédé. Plus de métal coûteux, plus d'ouvriers spéciaux. N'importe quel compositeur, ignorant la musique, peut entreprendre ce travail. Enfin le tirage s'opère comme toutes les impressions.

Le travail se fait absolument comme la composition du texte et le texte peut être mêlé à la musique, ce qui constitue un avantage considérable. Le résultat à considérer pour le public, c'est l'économie énorme que l'impression musicale réalise.

—L'idée première de la loterie dit le *Musée des Familles* vient des Gé-

nois, et il en donne cette singulière explication.

Il était d'usage dans cette république de tirer au sort le nom des cinq sénateurs qui devaient remplacer, dans certaines places, ceux qui sortaient de charge. Le Sénat étant composé de 90 membres, on mettait dans une urne autant de boules, dont cinq portaient une marque. Ceux des concurrents qui tiraient ces cinq boules étaient élus aux charges vacantes. Comme on connaissait les 90 sénateurs qui devaient tirer, des particuliers pariaient souvent avant le tirage pour tels ou tels. Ces paris devinrent bientôt un objet de spéculation. Le gouvernement les défendit, mais des banquiers s'étant présentés pour en faire des opérations régulières, ils y furent autorisés. Leur loterie se tira pour la première fois en 1620 et ne tarda pas à s'établir chez les nations voisines. Le jeu de loto ne date en France que de 1776, époque où fut définitivement constituée la loterie royale, qui ne fut abolie définitivement qu'en 1836.

—Un cordonnier communiste lisait une feuille rouge, lorsqu'une de ses pratiques entra :

—Que lisez-vous donc, monsieur Crépin ? dit le client.

—Je lis le *Corsaire* ! En voilà un qui est l'ami du peuple ! écoutez-moi ça :

“ Usage pour usage, propriété pour propriété, voilà l'égal échange. En d'autres termes, pour que l'échange soit égal, il faudrait que le locataire reprenne son argent quand le propriétaire reprendrait sa maison ; car alors le propriétaire aurait eu l'usage de l'argent du locataire ; et celui-ci l'usage de la maison de celui-là ; et quand l'un reprendrait la propriété de sa maison, l'autre reprendrait la propriété de son argent, l'échange serait égal.”

—Voilà qui n'est pas bête, hein ! dit le cordonnier en terminant.

—Non, répondit sa pratique, et cela me fait naître une idée : Il y a trois mois je vous ai acheté une paire de bottes. Voici vos bottes ; je vous les rends, rendez-moi mon argent ; en vertu de l'égal échange, nous serons quittes à ce compte.

NOUVELLES A LA MAIN

Guibollard chez le docteur :

—Vous m'aviez dit que j'engraisserais si je suivais votre ordonnance ; voyez, je suis maigre comme un clou.

—Est-ce que vous faites réellement des armes depuis trois mois ?

—Parfaitement, tous les matins je tire au pistolet.

Grande conversation entre Totor et Momo.

—T'as pas de petit frère ?

—Non.

—Pas de petite sœur ?

—Non.

—Alors, qui donc que tu bats ?

Chez un avare.

—Mais, G...., ton poêle ne chauffe pas.

—Mais oui, il est rouge.

—S'il est rouge, ça ne peut être que de honte.

La jolie Mlle Claire interroge son cousin Gontran.

—Est-ce vrai que c'est bon de se

prendre ? On prétend que le pendu éprouve du plaisir....

—C'est possible, répond Gontran ; mais ça dépend du cou auquel on s'accroche !

En soirée, devant un quadrille où figurent deux dames décolletées, et d'une maigreur !...

—Mon cher, il me semble que je suis à Versailles.

—Pourquoi ?

—Dame ! je vois jouer les os !

Aux flagrants délits — A l'audience des flagrants délits de police correctionnelle :

M. le président.—Vous ne travaillez pas, vous êtes prévenu de vagabondage.

Le prévenu.—J'ai pas d'ouvrage. Le gouvernement ne nous en donne pas.

M. le président.—Ah ! j'attendais cela : c'est le gouvernement qui est chargé de vous fournir du travail ?

Le prévenu.—Il vous en fournit bien à vous !

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

“La Vie du Corps.”

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indésignables symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : “ Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine.”

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : “ Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction.”

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. “ Elle les surpasse de tout au tout,” dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, “ par la quantité des ventes.”

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon

25 CTS PISO'S CURE FOR La Meilleur Remède pour la toux CONSUMPTION 25 CTS

AVIS AUX MÈRES.—Le “ sirop calmant de Madame Winslow ” est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin “ s'épanouit comme un bouton de fleur.” Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

VIN AU QUINQUINA FERRUGINEUX DU DR ED. MORIN

D'après l'expérience de médecins renommés, ce vin paraît d'un usage très avantageux dans la pratique médicale, cela tient sans doute à ce que le fer qui s'y présente à l'état de protoxyde est plus apte à être absorbé par les voies digestives et plus tard assimilé à l'économie animale. Il est prescrit journellement dans la débilité générale, perte de sang, etc. Préparé par le DR ED. MORIN & CIE, Pharmaciens-Chimistes, Québec.

25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

—
Votre tout dévoué,
[C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

OXYR Guérit les nerfs et le cer-
veau ; c'est-à-dire le siège
des principales maladies :
Giant Food La dyspepsie, la consom-
tion, le manque de force, les erreurs de jeu-
nesse, la maladie de cœur, de foie, des ro-
gnons ; donne une vie nouvelle à tout le
corps. En vente chez

S. LACHANCE, 1530, rue Ste-Catherine.

Les pharmaciens fournis par

OXYR AGENCY,

P. O. BOX 748,

MONTREAL, P.O.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

“Crown Brand”

Vendus par tous les épiciers
importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 37, rue Saint-Jean

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
 J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Edifice de la Banque d'Epargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Elevateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
 12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montreal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
 107, RUE SAINT-JACQUES
 Télé. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE
CHIRURGIEN-DENTISTE
 258, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN
 ARCHITECTE
 New-York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

Saint-Nicolas, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).



REGULATEUR
 de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Regulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'ai décidé de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents pour le Canada.

Un Voyage Délicieux
 PAR LE
LAC MEMPHRE MAGOG

Tous les samedis pendant les mois de juillet et d'août, la Cie du chemin de fer canadien du Pacifique a fait les arrangements suivants:

EXCURSION DU SAMEDI

Départ de la station de la rue Windsor, Montréal, 9.00 a. m., arrive à Newport à 12.40 p. m. Départ de Newport par le steamer "Lady of the Lake," à 1.00 p. m., arrivée à Georgeville à 2.55 p. m., à Magog à 3.55 p. m. Départ de Magog par le train à 5.01 p. m., arrivée à Montréal à 8.40 p. m.

Prix du voyage seulement **\$2.00**

On obtient des billets donnant le privilège d'arrêter à Newport, à Georgeville ou à Magog jusqu'au lundi suivant la date de l'émission du billet, au prix de \$2.50.

Pour les billets et toutes les informations s'adresser à un agent quelconque du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUSEAUX des BILLETS à MONTREAL
 266, rue St-Jacques et aux stations

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU
MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos **HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.**

Ont aussi constamment un grand choix de **PIANOS et ORGUES** fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

THIS PAPER may be found on file at Geo. S. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (18 Spruce St.), where advertising rates and conditions are given.

MAISON BLANCHE
65, RUE SAINT-LAURENT
 Pour le mois d'août, Grande réduction

Collets anglais, 4 plus \$1.50 la douzaine, Chemises blanches depuis 50c., Chemises négligées et en soie très bas prix, Chaussons mérino 10c la paire valant 15c, Chaussons en cachemire noir 25c valant 35c, Collets et Cravates les dernières nouveautés, Chapeaux en paille, Chapeaux en feutre, Casques et Caquettes 25 p.c. meilleur marché qu'ailleurs.

UN SEUL PRIX, MAIS BAS PRIX

Voitures d'Enfants!

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD KING & PATERSON
 Meubles et Literies
 652, RUE CRAIG, MONTREAL



A toute mère qui n'enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture **LACTEE de NESTLÉ** pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEMING & CIE. Seuls Agents

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du **RESTAURATEUR DE ROBSON**, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décoloration précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 cents la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
 Joliette, P. Q., Canada.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF **STEWART HARTSHORN'S** AUTOGRAPH OF **THE GENUINE HARTSHORN** LABEL
 Insist upon having the **HARTSHORN**.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

PRENEZ LE
REMEDE de DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la **DYSPEPSIE**, les **AFFECTIONS BILEUSES**, la **CONSTIPATION** et toutes les maladies de l'**ESTOMAC**, du **FOIE** et des **INTESTINS**.

Chez tous les **PHARMACIENS**.

Prix: **\$1.00**

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de **BAUME NASAL**. Soyez en possession à temps, un Rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de congestion et de mort. Le **BAUME NASAL** est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50c. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
DU
Mois de Juillet
AVANTAGES PARTICULIERS

Durant cette grande vente à bon marché du mois de juillet, notre clientèle et le public en général ne devrait pas perdre de vue que des avantages très particuliers leur sont offerts. Le système de notre vente annuelle à bon marché est fait dans le but d'écouler le surplus de marchandises de la dernière saison.

AFIN D'ACTIVER !!!

Afin d'activer cette grande vente et la rendre aussi populaire que possible, nous avons décidé d'y ajouter quantités de marchandises nouvelles, que nous sacrifierons aux prix réduits de la vente à bon marché.

Que l'on se rende à nos magasins et l'on se convaincra de nos avançes.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolie oiseau gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua laka, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bilingue Condition d'abonnement: Un an (à partir du 1er Janvier 1900): Paris, 4 francs, Département 16 francs; Canada, 18 francs. S'adresser à la Librairie O.E. Deshayes 15, rue ouf 508, Paris (France)

GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame. près du Carré Ohaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avançes.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabellez

5852



Ne manquez pas de vous pourvoir de
JOHNSTON'S FLUID BEEF

Quand vous faites vos malles pour les excursions d'été. Rien de plus convenable pour les parties de campagne: c'est une nourriture de conserve qui supporte avantageusement la diète de viande.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1900..... \$2,091,283 37
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE,

Agent du département français.

J. H. ROUTE & Co.,

Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

PURE ET DE SANTE

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache. P.Q

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre,
No 53, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent



TIRAGE EN AOUT 1891 le 5 et 19

3134 LOTS VALANT..... \$52,740

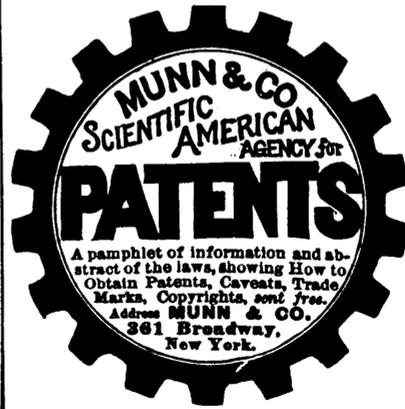
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

Attraction sans précédent
Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. A. Early

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaire, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 11 AOUT 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
3 PRIX DE 10,000 sont.....	30,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,90

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les fois, et nous paierons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane est une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.